

112207

Suppl. 00

T





CH

A

Par



Chez
du P
A

Av



LE
CHEVALIER
A LA MODE.
COMEDIE.

Par Monsieur DANCOURT.



A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, à la Descente
du Pont Neuf, sur le Quay des grands
Augustins, à l'Image S. Louis.

M. DCC. X.

Avec Approbation, & Privilège du Roy.



ACTEURS.

- LE CHEVALIER de Villefontaine.
- M^c PATIN Veuve, Amoureuse du Chevalier.
- M^r SERREFORT, Beau-frere de M^c Patin.
- LUCILE, Fille de M^r Serrefort.
- LA BARONNE, vieille Plaideuse.
- M^c MIGAUD, Rapporteur de la Baronne.
- LISETTE, Fille de Chambre de M^c Patin.
- CRISPIN, Valet du Chevalier.
- UN NOTAIRE.
- UN COCHER de M^c Patin.
- LA BRIE, Laquais de M^c Patin.
- JASMIN, Laquais de la Baronne.
- Plusieurs Domestiques de M^c Patin.

La Scene est à Paris, chez M^c Patin.



CH

A

SC E

M

Madam
E^t d^e



avanie





LE
CHEVALIER
A LA MODE,
COMEDIE.

ACTE I.
SCENE PREMIERE.

M^e PATIN, LISETTE.

*Madame Patin entre avec beaucoup de precipitation
et de desordre, suivie de Lisette.*

LISETTE.



U'EST-CE done, Madame ? qu'a-
vez-vous ? que vous est-il arrivé ?
que vous a-t-on fait ?

M PATIN.

Une avanie. . . Ah j'étouffe ! une
avanie. . . je ne sçaurois parler. Un siege.

C iiij

LE CHEVALIER

LISETTE *lui donnant un siege.*

Une avanie ? à vous Madame , une avanie ?
Cela est-il possible ?

M^e PATIN.

Cela n'est que trop vrai , ma pauvre Lisette.
J'en mourrai. Quelle insolence ! en pleine rue
on vient de me manquer de respect.

LISETTE.

Comment donc, Madame, manquer de respect
à une Dame comme vous ? Madame Patin , la
veuve d'un honnête Partisan, qui a gagné deux
millions de bien au service du Roi ? & qui sont
ces insolens-là , s'il vous plaît ?

M^e PATIN.

Une Marquise de je ne sçai comment , qui a
eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à
son carosse , & qui a fait reculer le mien de plus
de vingt pas.

LISETTE.

Voilà une Marquise bien impertinente. Quoy ?
votre personne qui est toute de clinquant , vô-
tre grand carosse doré qui roule pour la pre-
miere fois , deux gros chevaux gris pommelez à
longues queuës , un cocher à barbe retroussée ,
six grands laquais plus chamarez de galon , que
les Estafiers d'un Caroufel , tout cela n'a point
imprimé de respect à votre Marquise ?

M^e PATIN.

Point du tout ; c'est du fond d'un vieux Ca-
rosse , traîné par deux chevaux étiques , que
cette gueuse de Marquise m'a fait insulter par
des laquais tout déguenillez.

LISETTE.

Ah mort de ma vie , où étoit Lisette ? Que
je lui aurois bien dit son fait !

M^e PATIN.

Je l'ai pris sur un ton proportionné à mon
équipage : mais elle , avec un *taisez-vous* , Bour-

groise , m'a

Bourgeoisie
velours cramo-
pine d'or.Je t'avouë
n'ai pas eu la f-
cocher de tou-
bride.

S C

M^e PA

L

A H vraiment
bel équip-
comment paro-
d'ordre est-c-
aujourd'huiLes autres
j'allois dire
ou en la tête c-
st , qu'il n'a t-

Et que ne d-

Nous l'avo-

Hé bien ?

IER
un siège.
e, une avanie
pauvre Lisette.
e l'en pleine rue
espect.
iquer de respect
dame Patin, le
a gagné deux
oi? & qui font
omment, qui a
aut du pavé à
le mien de plus

A LA MODE.

Bourgeoise, m'a pensé faire tomber de mon haut.

L I S E T T E.

Bourgeoise ! Bourgeoise ! dans un carosse de velours cramoisi à six poils, entouré d'une crépine d'or.

M^e P A T I N.

Je t'avouë qu'à cette injure affomnante je n'ai pas eu la force de répondre, j'ai dit à mon cocher de tourner, & de m'amener ici à toute bride.



S C E N E II.

M^e P A T I N, L I S E T T E,
L A B R I E.

L I S E T T E.

AH vraiment voilà un de vos laquais en bel équipage ! Vous moquez-vous la Brie ? comment paroissez-vous devant Madame ? quel desordre est-ce là ? droit-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf ?

L A B R I E.

Les autres sont plus chifonnez que moy, & je venois dire à Madame que la Fleur & Jasmin ont eu la tête cassée par les gens de cette Marquise, qu'il n'a tenu qu'à moy de l'avoir aussi.

L I S E T T E.

Et que ne disiez-vous à qui vous étiez ?

L A B R I E.

Nous l'avons dit vraiment.

M^e P A T I N.

Hé bien ?

inente. Quoy?
linquant, vô-
pour la pre-
is pommelez à
rbe retroussée,
de galon, que
cela n'a point
rquise ?
d'un vieux Ca-
x étiques, que
fait insulter par
bit Lisette ? Que
ortionné à mon
siez-vous, Bome

cy



LE CHEVALIER
LA BRIE.

Hé bien, Madame, je crois que c'est à cause
de cela qu'ils nous ont battus.

L I S E T T E.

Les lourdauts !

M^e P A T I N.

Va-t-en là-dehors, mon enfant.

L A B R I E.

Mais la Fleur & Jasmin sont chez le Chirurgien.

M^e P A T I N.

Et bien qu'ils se fassent panser, & qu'on ne
m'en rompe pas la tête davantage.



S C E N E III.

M^e P A T I N, L I S E T T E.

L I S E T T E.

AU moins Madame, il faut prendre cette
affaire-ci du bon côté. Ce n'est pas à votre
personne qu'ils ont fait insulte, c'est à votre
nom. Que ne vous dépêchez-vous d'en changer ?

M^e P A T I N.

J'y suis bien résoluë, & j'enrage contre ma
destinée, de ne m'avoir pas fait tout d'abord
une femme de qualité.

L I S E T T E.

Eh, vous n'avez pas tout à fait sujet de vous
plaindre ; & si vous n'êtes pas encore femme de
qualité, vous êtes riche au moins, & comme
vous sçavez, on achete facilement de la qua-
lité avec de l'argent : mais la naissance ne donne
pas toujours du bien.

Il n'im
de bien

Bon, bo
embarassée
taines gran
tout manq
ne sont con
creanciers
le matin ju

C'est là l
gens de qu

Ma foy,
mieux, à c
Marquise
c'est un gra
soy par la
troupe de
chevaux. C
reduite à g
ques-unes

Plût au
je fusse M

Mais, A

Oui oui
la plus en
meurer ve
La résolu
ne Marq
effet je v
tites gen
mençons

A LA MODE.

59

M^e P A T I N.

Il n'importe, c'est toujours quelque chose de bien charmant qu'un grand nom.

L I S E T T E.

Bon, bon, Madame, vous seriez ma foy bien embarrassée, si vous vous trouviez comme certaines grandes Dames de par le monde, à qui tout manque, & qui malgré leur grand nom, ne sont connus que par un grand nombre de creanciers, qui crient à leurs portes depuis le matin jusqu'au soir.

M^e P A T I N.

C'est là le bon air, c'est ce qui distingue les gens de qualité.

L I S E T T E.

Ma foy, Madame, avanie pour avanie, il vaut mieux, à ce qu'il me semble, en recevoir d'une Marquise que d'un Marchand, & croyez-moy c'est un grand plaisir de pouvoir sortir de chez soy par la grande porte, sans craindre qu'une troupe de Sergens vienne saisir le carosse & les chevaux. Que diriez-vous si vous vous trouviez reduite à gagner à pied votre logis, comme quelques-unes à qui cela est arrivé depuis peu ?

M^e P A T I N.

Plût au Ciel que cela me fût arrivé, & que je fusse Marquise !

L I S E T T E.

Mais, Madame, vous n'y songez pas.

M^e P A T I N.

Oui oui, j'aimerois mieux être la Marquise la plus endettée de toute la Cour, que de demeurer veuve du plus riche Financier de France. La résolution en est prise, il faut que je devienne Marquise quoy qu'il en coûte, & pour cet effet je vais absolument rompre avec ces petites gens dont je me suis encanaillée. Commençons par Monsieur Serrefort.

© vj

60 LE CHEVALIER
L I S E T T E.

Monfieur Serrefort, Madame, vôte beau-frere ?

M^e P A T I N.

Mon beau-frere ! mon beau-frere ! Parlez mieux, s'il vous plaît.

L I S E T T E.

Pardonnez-moy, Madame, j'ai crû qu'il étoit vôte beau-frere, parce qu'il étoit frere de feu, Monsieur votre mari.

M^e P A T I N.

Frere de feu mon mari, soit : mais mon mari étant mort, Dieu merci, Monsieur Serrefort ne m'est plus rien. Cependant il semble à ce crasseux-là qu'il me soit de quelque chose ; il se mêle de censurer ma conduite, de contrôler toutes mes actions. Son audace va jusqu'à vouloir me faire prendre de petites manieres comme celles de sa femme, & faire des comparaisons d'elle à moy. Mais est-il possible qu'il y ait des gens qui se puissent méconnoître jusqu'à ce point-là ?

L I S E T T E.

Oui, oui, je commence à comprendre qu'il a tort, & que vous avez raison, vous. C'est bien à lui & à sa femme à faire des comparaisons avec vous. Il n'est que vôte beau-frere, & elle n'est que vôte belle-sœur une fois.

M^e P A T I N.

Il n'y a pas jusqu'à sa fille qui se donne aussi des airs. Allons-nous en carosse ensemble, elle se place dans le fond à mes côtez. Sommes-nous à pied, elle marche toujours sur la même ligne, sans observer aucune distance entre elle & moy.

L I S E T T E.

La petite ridicule ! une Niece vouloir aller de pair avec sa Tante.

Ce qui m
minauder
de, & ne
petit regar

Que le mo
& jolie, on

Cela chang

Vous la con
belle-mere,
elle, que la

Comment
prés, ce qui
de tenir par
pousserai ?

Oui, Mad
vient de vou
que l'on a
Migaud, &
Lucile vôte

Vraimen
beau nom
mérois aut

Oh, il y
Migaud est
a'est qu'un

Robe ou
huit jours
de Cour,
bouche.

LA MODE. 61

M^e PATIN.

Ce qui m'en déplaît encore, c'est qu'avec ses minauderies elle attire les yeux de tout le monde, & ne laisse pas aller sur moy le moindre petit regard.

L I S E T T E.

Que le monde est fou ! Parce qu'elle est jeune & jolie, on la regarde plus volontiers que vous.

M^e PATIN.

Cela changera, où je ne la verrai plus.

L I S E T T E.

Vous la corrigerez aisément; & en devenant sa belle-mère, Madame, vous aurez des droits sur elle, que la qualité de tante ne vous donne pas.

M^e PATIN.

Comment donc sa belle-mère ? Tu crois qu'après ce qui vient de m'arriver, je me piquerai de tenir parole à Monsieur Migaud, que je l'épouserai ?

L I S E T T E.

Oui, Madame. Et qu'a de commun ce qui vient de vous arriver, avec les deux mariages que l'on a conclus, de vous avec Monsieur Migaud, & du fils de Monsieur Migaud avec Lucile votre niece ?

M^e PATIN.

Vraiment, je serois bien avancée. C'est un beau nom que celui de Madame Migaud. J'aurois autant demeurer Madame Patin.

L I S E T T E.

Oh, il y a bien de la différence. Le nom de Migaud est un nom de robe, & celui de Patin n'est qu'un nom de Financier.

M^e PATIN.

Robe ou finance, tout m'est égal, & depuis huit jours je me suis résoluë d'avoir un nom de Cour, & de ceux qui emplissent le plus la bouche.

LIER
E.
me, votre bea
N.
u-frere ! Patie

j'ai crû qu'il
qu'il étoit frere

mais mon mari
seur Serrefort
il semble à ce
quelque chose; il
e, de contrôler
va jusqu'à vou
manieres com
e des compa
l possible qu'il
connoître jus

prendre qu'il a
vous. C'est bien
s comparaisons
au-frere, & elle
fois.

qui se donne
rosse ensemble,
côtez. Sommes
urs sur la même
tance entre elle

vouloir aller de



6 LE CHEVALIER

L I S E T T E.

Ah, ah, ceci ne vaut pas le diantre pour Monsieur Migaud.

M^e P A T I N.

Que dis-tu ?

L I S E T T E.

Je dis, Madame, qu'un nom de Cour vous fera à merveilles: mais que ce n'est pas assez d'un nom, à ce qu'il me semble, que je crois qu'il vous faut un mari, & que vous devez bien prendre garde au choix que vous en ferez.

M^e P A T I N.

Je me connois en gens, & j'ai en main le plus joli homme du monde.

L I S E T T E.

Comment, ce choix est déjà fait, & je n'en sçavois rien ?

M^e P A T I N.

Le Chevalier n'a pas voulu que je te le disse.

L I S E T T E.

Quel Chevalier ? Le Chevalier de Villefontaine ?

M^e P A T I N.

Lui-même.

L I S E T T E.

Quoy, c'est le Chevalier de Villefontaine que vous voulez épouser ?

M^e P A T I N.

Justement.

L I S E T T E.

Vous n'y songez pas, Madame. Ce Chevalier n'a pas un sou de bien.

M^e P A T I N.

J'en ai suffisamment pour tous deux, & il y a même quelque justice à ce que je fais. Monsieur Patin n'a pas gagné trop legitime-ment son bien en Normandie; & c'est une espece de restitution que de relever avec ce

qu'il m'a
de la Pro

Ah puisqu
je n'ai plus
Migaud ser
drez votre

J'en'ai ga
roit pas d'e
sieur Serref
à son ordina
nemens. Pou
dre, je ne
che cette
conclue.

Mais, Ma
d'épouser le
droit vous
Migaud.

C'est mo
faire une
verrai. Po
tendra bi

Une g
Voilà un
vous en c

ALIER
E.
as le diance
N.
om de Cour ve
ce n'est pas all
ble, que je cro
que vous dev
ue vous en fere
l.
j'ai en main l
a fait, & je n'a
N.
ue je te le disse
er de Villefon-
e Villefontaine
e. Ce Chevalier
ous deux, & il
ce que je fais
é trop legitime-
e; & c'est une
relever avec

A LA MODE. 63

qu'il m'a laissé, une des meilleures Maisons
de la Province.

L I S E T T E.

Ah puisque c'est un mariage de conscience,
je n'ai plus rien à vous dire. Que Monsieur
Migaud sera surpris quand vous lui appren-
drez votre dessein?

M^e P A T I N.

J'en'ai garde de l'en informer, il nemanque-
roit pas d'en aller faire ses plaintes à Mon-
sieur Serrefort. Monsieur Serrefort viendrait
à son ordinaire m'étourdir de ses sots raison-
nemens. Pour m'épargner l'embaras d'y répon-
dre, je ne veux point que l'un ni l'autre sça-
che cette affaire qu'elle ne soit tout à fait
conclué.

L I S E T T E.

Mais, Madame, il me semble qu'avant que
d'épouser le Chevalier de Villefontaine, il fau-
droit vous défaire honnêtement de Monsieur
Migaud.

M^e P A T I N.

C'est mon dessein vraiment, & je veux lui
faire une querelle d'Allemand dès que je le
verrai. Pour peu qu'il ait d'intelligence, il en-
tendra bien ce que cela veut dire.

L I S E T T E.

Une querelle d'Allemand? Vous avez raison.
Voilà une maniere tout à fait honnête pour
vous en défaire. Mais le voici.



74 LE CHEVALIER



SCENE IV.

M^r MIGAUD, M^e PATIN,
L I S E T T E.

M^r MIGAUD.

Madame, j'entre peut-être indiscretement
mais je viens moi-même vous apporter la
réponse du billet que vous m'écrivîtes hier au
soir.

M^e PATIN.

Moy, je vous ai écrit, Monsieur?

M^r MIGAUD.

Oui Madame, une vieille Baronne qui a un
procez dont je suis Rapporteur, m'apporta hier
une recommandation de vôtre part.

M^e PATIN.

Ah, je m'en souviens, oui, oui, c'est une
vieille importune qui me fatigue depuis huit
jours pour vous parler en sa faveur, & je vous
écrivis hier pour m'en débarasser.

M^r MIGAUD.

Je suis bien aise, Madame, que vous ne pre-
niez pas grande part à son affaire. Il y a dans sa
cause plus de chimere que de raison, & en ve-
rité il y a peu d'honneur à se mêler...

M^e PATIN.

Comment, Monsieur, vous ne lui ferez pas
gagner son procez?

M^r MIGAUD.

Moy, Madame, cela ne dépend pas de moy
seulement: & la Justice...

ALIER

A LA MODE

M^e PATIN.

La Justice ! la Justice ! vraiment si la Justice
voit pour elle , on auroit bien affaire de vous
soliciter. Quelle obligation pretendriez-vous
de je vous eusse ?

M^r MIGAUD.

Mais , Madame...

M^e PATIN.

Mais , Monsieur , je ne pretens pas qu'on dise
dans le monde qu'une recomandation comme la
tienne n'a servi de rien ; & je ne suis pas as-
sez laide , ce me semble , pour avoir la reputa-
tion de n'avoir pû mettre un Juge dans les inter-
ets des personnes que je protege..

M^r MIGAUD.

En verité , Madame , je ne vois pas la raison
qui vous oblige à vouloir que je m'interesse dans
la cause, où il n'y a que de la honte à recevoir.

M^e PATIN.

En verité , Monsieur , je ne vois pas la raison
qui vous oblige , lorsque je vous en prie , de
pouvoir refuser de donner un bon tour à une
échante affaire. Et sy, Monsieur, il semble que
vous ayez encore la pudeur d'un jeune Con-
siller.

M^r MIGAUD.

Serieusement , Madame...

M^e PATIN.

Ah, Monsieur, point de replique , je vous prie.
Je me fais entendre , si je ne me trompe. C'est à
vous de prendre vos mesures là-dessus. Lisette,
si la personne dont je vous ai parlé vient ici ,
qu'on me fasse avertir chez Araminte , où je
vais jouer au Reversis. Monsieur, je vous don-
ne le bon jour.



nd pas de moy





SCENE V.

M^r MIGAUD, LISETTE.

Lisette. M^r MIGAUD.

LISETTE.

Monsieur.

M^r MIGAUD.

Que veut dire cette maniere ? Quel accüeil
me fait ta maîtresse ?

LISETTE.

Vous n'en êtes pas fort content , à ce que je
vois ?

M^r MIGAUD.

Trouves-tu que j'aye sujet de l'être ?

LISETTE.

Il me semble que non , franchement.

M^r MIGAUD.

Comment faut-il que j'explique tout ceci ?

LISETTE.

Pour peu que vous ayez d'intelligence , vous
entendez bien ce que cela signifie.

M^r MIGAUD.

Je m'y perds , plus je l'examine.

LISETTE.

Il me semble pourtant que cela n'est pas bien
difficile à comprendre.

M^r MIGAUD.

Aide-moi , je te prie , à le penetrer.

LISETTE.

Vous aimez Madame Patin ma maîtresse , &
vous avez crü jusqu'ici que Madame Patin vous
aimoit ?

Nos aff
faire pres
qu'aux ten
des airs si

Cela seroit
la connoisse
faut croire.

Sans le res

Eh , laissez
bremen qu
connois trop

Ecoute , L
ment , je t'av

re de Mada

que sans cer

rois jamais l

fort , comme

seur ne disti

lui a laissez

cette success

ils , il ne c

tion que j'e

Et vous a

souscrire à

J'assure pa

xente à ma

Cela vaut

rager le res

J'aurai m

M^r MIGAUD.

Nos affaires sont assez avancées pour me le faire presumer ; & ce qui me surprend , c'est qu'aux termes où nous en sommes , elle prenne des airs si brusques.

L I S E T T E.

Cela seroit aussi un peu surprenant , si vous ne la connoissiez pas : mais vous sçavez ce qu'il en faut croire.

M^r MIGAUD.

Sans le respect que j'ai pour elle , je croirois...

L I S E T T E.

Eh , laissez là le respect , Monsieur , & dites librement que vous la croyez un peu folle. Je me connois trop bien en gens pour vous en dédire.

M^r MIGAUD.

Ecoute , Lisette , puisque tu me parles franchement , je t'avouërai de bonne foy que le caractère de Madame Patin m'a toujours fait peur , & que sans certains intérêts de mon fils , je n'aurois jamais songé à l'épouser. Monsieur Serrefort , comme tu sçais , apprehende que sa belle-sœur ne dissipe les grands biens que son mari lui a laissés en mourant ; & c'est pour s'assurer cette succession , qu'en donnant Lucile à mon fils , il ne consent à ce mariage , qu'à condition que j'épouserai Madame Patin.

L I S E T T E.

Et vous aurez la complaisance de vouloir bien souscrire à cette condition ?

M^r MIGAUD.

J'assure par là plus de quarante mille livres de rente à ma famille.

L I S E T T E.

Cela vaut bien que vous vous exposiez à engager le reste de vos jours.

M^r MIGAUD.

J'aurai moins à souffrir que tu ne penses , &

je suis , graces au Ciel , d'une profession & d'un caractere à mettre aisément une femme à la raison.

L I S E T T E.

Commencez donc dès à present à y mettre Madame Patin ; car je vous avertis que si vous attendez pour la rendre sage , que vous soyez son mari, vous courez risque de la voir mourir folle.

M^r M I G A U D.

Que me dis-tu là ?

L I S E T T E.

Je me suis toujours senti de l'inclination à vous rendre service , & il me semble que Monsieur votre fils , qui est un garçon si sage & si honnête, fera bien un meilleur usage de quarante mille livres de rente , à qui vous en voulez , que le petit fat à qui Madame Patin les destine.

M^r M I G A U D.

Explique-moy cette énigme-là. Ta maîtresse auroit-elle changé de pensée ?

L I S E T T E.

Elle s'est mis la Cour en tête ; & pour y paroître avec éclat , elle pretend épouser le Chevalier de Villefontaine.

M^r M I G A U D.

Cela ne se peut pas.

L I S E T T E.

Je ne sçai pas si cela se peut : mais je sçai bien que cela est.

M^r M I G A U D.

Le Chevalier de Villefontaine ! Tu te moques, mon enfant , cet homme-là n'est point fait pour épouser. C'est un aventurier qui n'en a pas le temps , un jeune extravagant, qui n'a pas cent pistoles de revenu , qu'on ne connoît à la Cour que par le ridicule qu'il s'y donne , & qui n'a pour tout merite que celui de boire & de prendre du tabac.

Eh bien
bac , c
la plûpa

Je ne

Non, ne
toujours M
& prenez
persuadé :

Voici nôt
de temps,
je me mè

L'étrang

LE CH

B On-je
du d
rée que d
tout ce q
nant emb

Est-ce à

Et à qu

J'ai crû
que Dam

A LA MODE.

L I S E T T E.

Eh bien, Monsieur, boire & prendre du tabac, c'est ce qui fait aujourd'hui le merite de la plûpart des jeunes gens.

M^r M I G A U D.

Je ne sçaurois croire ce que tu me dis.

L I S E T T E.

Non, ne le croyez pas : mais avertissez-en toujours Monsieur Serrefort par precaution, & prenez vos mesures comme si vous en étiez persuadé : la suite vous convaincra du reste. Voici nôtre Chevalier, adieu. Ne perdez point de temps, & comptez que ce n'est pas peu que je me mêle de de vos affaires.

M^r M I G A U D.

L'étrange chose que la tête d'une femme!



SCENE VI

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Bon-jour, ma pauvre Lisette. Ah, ah, tu as du dessein aujourd'hui. Te voila plus parée que de coûtume, & toujours plus belle que tout ce que j'ai vû de plus beau. Quel charmant embonpoint!

L I S E T T E.

Est-ce à moy que vous parlez, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Et à qui donc?

L I S E T T E.

J'ai crû que c'étoit un compliment pour quelque Dame, que vous repetiez comme une le-

VALIER
d'une profession & d'
nt une femme à la r
TE.
esent à y mettre M
vertis que si vous
que vous soyez
la voir mourir fo
UD.
TE.
l'inclination à vo
mble que Monfr
si sage & si hom
e de quarante mil
en voulez, que
tin les destine.
UD.
ne-là. Ta maîtred
te; & pour y pe
d épouser le Ch
D.
E.
eur : mais je
UD.
ine! Tu te moque
n'est point fait po
r qui n'en a parl
ut. qui n'a pas ces
connoît à la Co
donne, & qui n'a
boire & de prat



çon. Madame vous a attendu longtemps, Monsieur.

LE CHEVALIER.

En vérité, tu es une des plus aimables Filles que je connoisse. Mais qui te fait tes manteaux? Je veux mettre ton ouvrière en credit. Par ma foy voilà le plus galant negligé qu'on ait jamais vû. Comme elle se coëffe, la friponne!

LISETTE.

Vous voulez bien, Monsieur, que j'aie à dire à Madame que vous êtes ici; elle n'est qu'à dix pas, chez une Dame de ses amies.

LE CHEVALIER.

Attens, attens, Lisette. Un moment plus ou moins ne fera rien à la chose.

LISETTE.

Pardonnez-moy, Monsieur, je serai bien aise qu'on l'avertisse de vôtre impatience: aussi bien voilà Crispin qui a quelque chose à vous dire.



SCENE VII.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

AH vous voila, Monsieur, je vous cherche par tout pour vous dire que la Baronne....

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tais-toy. Ne vois-tu pas où nous sommes?

CRISPIN.

Oui, Monsieur: mais la Baronne...

LIER
du long temps, Monsieur

LIER.
Plus aimables Filles
fait tes manteaux
en credit. Par
gé qu'on ait
e, la friponne

er, que j'aille dire
elle n'est qu'à
nies.

ER.
moment plus
E.
je serai bien ar
patience: aussi bic
iose à vous dire

VII.

CRISPIN

, je vous ch
ous dire que

ER.
vois-tu pas

aronne.

A LA MODE.

LE CHEVALIER.

75

Eh ventrebleu, maraut, ne t'ai-je pas dit
que quand je suis chez une femme, je ne veux
point que tu me viennes parler d'aucune autre.

CRISPIN.

Cela est vrai: mais, Monsieur, cette Ba-
ronne.

LE CHEVALIER.

Mais, Monsieur le fat, taisez-vous encore
une fois, & ne venez point gâter une affaire,
qui est peutêtre la meilleure qui me puisse ar-
river.

CRISPIN.

Oh oh! Quoy, Monsieur, la maîtresse du
logis parle-t-elle de mariage, & songez-vous
à l'épouser? L'aimez-vous?

LE CHEVALIER.

Moy l'aimer? Pauvre sot!

CRISPIN.

De quelle affaire parlez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Je l'épouserai si je veux: mais je la hais
comme la peste, & ce ne seroit point elle que
j'épouserois.

CRISPIN.

Non! le Diable m'emporte si je vous entens.

LE CHEVALIER.

Ce seroit quarante mille livres de rente qu'elle
possede dont je pourrois être amoureux.

CRISPIN.

C'est à dire que ce sont les quarante mille
livres de rente que vous épouseriez en l'é-
pousant.

LE CHEVALIER.

Et quoy donc? si j'avois à aimer, ce ne se-
roit pas Madame Patin, Dieu me damne.

CRISPIN.

Ce ne seroit pas aussi la vieille Baronne,



72 LE CHEVALIER

car vous lui promettez tous les huit jours de l'épouser dans la semaine, & il y a près d'un an que vous l'amusez.

LE CHEVALIER.

Si la Baronne avoit gagné ses procez, je la préférerois à Madame Patin; & quoy qu'elle ait quinze ou vingt années davantage, ses procez gagnés lui donneroient quinze ou vingt mille livres de rente plus que n'a Madame Patin.

CRISPIN.

C'est à dire que s'il en venoit encore quelqu'autre plus riche que ces deux-là, vous prendriez parti avec la dernière?

LE CHEVALIER.

Je les ménagerai toutes autant qu'il s'en présentera, le plus longtems que je pourrai, & je me déterminerai pour celle qui accommodera le mieux mes affaires.

CRISPIN.

Et pour accommoder les miennes, j'ai envie d'en prendre quelqu'une de celles dont vous ne voudrez point; car entre nous, Monsieur, je n'aime point les soubrettes, voyez-vous. A propos d'aimer, je crois que vous n'aimez rien vous, que votre profit.

LE CHEVALIER.

Je ne sçai si je n'aiderois point une petite brune, qui est la plus charmante du monde, & si elle étoit aussi riche qu'elle voudroit me le faire croire, je n'hésiterois point à lui sacrifier toutes les autres.

CRISPIN.

Quelle petite brune? comment l'appellez-vous?

LE CHEVALIER.

Je n'ai pû encore sçavoir son nom.

CRISPIN.

Je m'étonnois aussi; car il n'y a point de pe-

ite brune

Ce n'est
vois tous
fait croire
Guerets. P
ficile que
pas mal au

En quatre
difficile, v

Elle a un
qu'elle m'a
d'aller voir
moyen de

Toute je
est, elle me

Elle a de
Une vivacité

Diable!

Ne m'en
plus, je t
mens de f
te avec c
œur qui

Vous ave

Songez
sons ensui

C'est bie
la Dame d

Tomme I.

VALIER

tous les huit jours
& il y a près

VALIER.

gné ses procez,
tin ; & quoy qu'
s davantage, ses
nt quinze ou
que n'a Madame

IN.

venoit encore
ces deux-là,
erniere?

LIER.

s autant qu'il
mps que je pour
r celle qui acco
ires.

N.

miemes, j'ai en
e celles dont w
e nous, Monfieur
es, voyez-vous
que vous n'aim

t.

LIER.

s point une pe
armante du mon
u'elle voudroit
ois point à lui

N.

ent l'appellez-vo
LIER.
son nom.

N.

n'y a point de

A LA MODE.

73

ite brune sur mon memoire.

LE CHEVALIER

Ce n'est que depuis quatre jours que je la
vois tous les soirs aux Tuilleries. Je lui ai
fait croire qu'on m'appelloit le Marquis des
Guerêts. Parbleu, c'est une conquête aussi dif-
ficile que j'en connoisse. Je ne suis pourtant
pas mal auprès d'elle.

CRISPIN.

En quatre jours ! Voilà une conquête bien
difficile, vous avez raison.

LE CHEVALIER.

Elle a un pere extremement bizarre, à ce
qu'elle m'a dit, & ce n'est que sous le pretexte
d'aller voir une certaine tante, qu'elle trouve
moyen de venir les soirs à la promenade.

CRISPIN.

Toute jeune & toute petite personne qu'elle
est, elle ment déjà en perfection, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Elle a de l'esprit au delà de l'imagination.
Une vivacité... La charmante petite creature !

CRISPIN.

Diable !

LE CHEVALIER.

Ne m'en parle plus, Crispin, ne m'en parle
plus, je t'en prie. Vois-tu, j'ai des entête-
mens de fortune, & je craindrois de me fai-
re avec cette petite personne une affaire de
cœur qui me meneroit peut-être trop loin.

CRISPIN.

Vous avez raison.

LE CHEVALIER.

Songez au solide, mon ami, nous donne-
rons ensuite dans la bagatelle.

CRISPIN.

C'est bien dit. Or çà je vois bien que c'est
la Dame d'ici qui est la meilleure à ménager,

Tome I.

D

74 LE CHEVALIER
& je m'en vais renvoyer Madame la Baronne
avec ses presens.

LE CHEVALIER.

Comment, que parle-tu de presens?

CRISPIN.

C'est ce que je vous ai voulu dire d'abord,
que Madame la Baronne vous attend chez vous
avec des presens: mais je vais les renvoyer.

LE CHEVALIER.

Attens, attens un peu. Et qu'est-ce que c'est
que ces presens?

CRISPIN.

Eh Monsieur, c'est, par exemple, un fort
beau carosse qu'elle a fait mettre sous une de
vos remises, deux gros chevaux qui sont dans
vôtre écurie, un cocher & un gros barbet
qui ont amené tout cela, & que je vais ren-
voyer, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Non non, demeure. Cette pauvre femme!
elle m'aime dans le fond, & je ne veux pas la
fâcher.

CRISPIN.

Vous avez raison: mais vous ne songez pas
que Madame Patin...

LE CHEVALIER.

Je songe que Madame Patin aime le grand
air & le grand équipage. Le carosse est beau

CRISPIN.

Il est des plus beaux qui se portent.

LE CHEVALIER.

Cette pauvre Baronne! & les chevaux?

CRISPIN.

Les chevaux sont des chevaux qui ont l'air
aisé: vous n'en avez jamais eu comme ceux-là.

LE CHEVALIER.

La pauvre femme! Va, va - t - en lui dire
que je la remercie, & que j'aurai l'honneur

de la

Oh

m'en va

le caros

recevoir

depêcher

semble qu

jugeoit de

Et bien,

aujourd'h

Vous lu

Voulez-v

L

Voilà

je dis.

Parbleu,

lez garder

L

Tais-toi

honnêteme

S

M^c PAT

LIS

J E vous

valier :

me pas

ALIER.
Madame la Baronne

ALIER.
tu de presens ?

PIN.
voulu dire d'abord
vous attend chez vous
je vais les renvoyer

ALIER.
Et qu'est-ce que c'est

PIN.
r exemple, un feu
mettre sous une
chevaux qui sont dans

& un gros barbe
& que je vais aller
poulez.

ALIER.
e pauvre femme
je ne veux pas

PIN.
ous ne songez pas

ALIER.
atin aime le grand
e carrosse est beau

PIN.
se portent.

ALIER.
les chevaux ?

PIN.
vaux qui ont l'air
eu comme ceux-là

ALIER.
va - t - en lui dire
e j'aurai l'honneur

A LA MODE.

de la voir cette apresdinée.

CRISPIN.

Oh, sans vous il n'y a rien à faire, & je m'en vais gager qu'elle emmenera les chevaux, le carosse & le barbet, si vous ne venez les recevoir vous-même, & encore faut-il vous dépêcher, car elle a des affaires, & il me semble qu'elle m'a dit qu'un de ses procès se jugeoit demain sans faute.

LE CHEVALIER.

Et bien, dis-lui seulement que je la verrai aujourd'hui sans y manquer.

CRISPIN.

Vous lui avez manqué vingt fois de parole. Voulez-vous qu'elle se fie à la mienne ?

LE CHEVALIER.

Voilà Madame Patin. Va vite faire ce que je dis.

CRISPIN.

Parbleu, vous viendrez, puisque vous voulez garder l'équipage.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maraut, & laisse-moi sortir honnêtement d'avec celle-ci.



SCENE VIII.

M^e PATIN, LE CHEVALIER,
LISETTE, CRISPIN.

M^e PATIN.

JE vous ai fait attendre, Monsieur le Chevalier : mais vous me devez sçavoir gré de ne me pas trouver chez moi. Comme je n'y
D ij



76 LE CHEVALIER

veux être que pour vous, je suis bien aise de me dérober aux importunités de quelques gens qui se croient en droit de me parler à toute heure, & à qui mes gens n'osent fermer la porte au nez, quoique je leur aye commandé plus de mille fois de le faire.

LE CHEVALIER.

On est trop payé, Madame, du chagrin d'avoir attendu, quand on a le bonheur de vous voir un moment, & j'attendrai toujours volontiers, quand je serai seur de ne pas attendre inutilement.

M^e PATIN.

Qu'il est obligeant, & qu'il dit les choses de bonne grace! Au moins, Monsieur le Chevalier, Lisette m'a rendu compte de votre honnêteté, vous ne vouliez pas qu'elle me vint avertir, de peur de me détourner: mais j'aurois été bien fâchée contre elle.

LE CHEVALIER.

Je craignois de donner du chagrin à la compagnie que vous venez de quitter.

M^e PATIN.

Il n'y avoit que des femmes, au moins, & vous n'avez point de rivaux à craindre.

CRISPIN *bas au Chevalier.*

Le carosse s'ennuyera sous la remise.

LE CHEVALIER.

Paix.

M^e PATIN.

Que dit Crispin?

CRISPIN.

Rien, Madame.

M^e PATIN.

Passons dans mon cabinet, nous y ferons mieux qu'ici.

CRISPIN *au Chevalier.*

Les chevaux s'impatienteront, vous dis-je.

Te tai

Allon

Adieu l

A qui er

Je ne se
entre les d
quipage. C
ce pas?

Oui Mo

M'a-r-

Oui Mo
me je vous

Je vous
un nouvea
que je vo
équipage
si vous de

Je vai
pour me
je serai b
dire mon

Ah, l

A qu

Eh, l

ALIER

, je suis bien aise
tunitez de quelques
oit de me parler
gens n'osent fer
quoique je leur ap
ois de le faire.

LIER.

de, du chagrin d'
le bonheur de voi
ndrai toujours ve
eur de ne pas as

IN.

u'il dit les chose
Monsieur le Che
compte de voir
z pas qu'elle m
ne détourner : ma
tre elle.

LIER.

chagrin à la con
nter.

N.

es, au moins,
à craindre.

Chevalier.

as la remise.

LIER.

IN.

N.

N.
t, nous y serai

Chevalier.

ront, vous dis-

A LA MODE.
LE CHEVALIER.

77

Te tairas-tu ?

M^e PATIN.

Allons, Monsieur le Chevalier.

CRISPIN.

Adieu l'équipage.

M^e PATIN.

A qui en a-t-il ? que parle-t-il d'équipage ?

LE CHEVALIER.

Je ne sçai, Madame, ce qu'il marmotte
entre ses dents, de carosse, de chevaux, d'é-
quipage. C'est mon Sellier qui m'attend, n'est-
ce pas ?

CRISPIN.

Oui Monsieur.

LE CHEVALIER.

M'a-t-on amené ces deux chevaux neufs ?

CRISPIN.

Oui Monsieur, & ils vous attendent, com-
me je vous ai dit.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, Madame, c'est
un nouveau carosse que je me donne. Je sçai
que je vous fais plaisir de me bien mettre en
équipage, & je meurs d'impatience de voir
si vous devez être contente de celui-ci.

M^e PATIN.

Je vais le voir avec vous, & puisque c'est
pour me plaire que vous faites cette dépense,
je serai bien aise d'être la première à vous en
dire mon sentiment. Allons.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame, songez de grace..

M^e PATIN.

A quoy, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Eh, Madame,

D iij

78) LE CHEVALIER

M^e PATIN.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Que diroit-on, Madame, dans le monde, des petits soins qu'on vous verroit prendre ? Cela seul suffiroit pour découvrir ce que nous avons intérêt de cacher, & je serois au désespoir que quelques soupçons nous attirassent de chagrinantes remontrances de votre famille & de la mienne.

CRISPIN.

Assurément, Madame, & il ne seroit pas honnête que mon maître essayât son carosse devant vous. La femme de son Sellier est une causeuse.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, il y a des suites à craindre que je prévois, & que je ne sçaurois vous dire. Adieu, Madame, je reviendrai dans un instant si vous voulez me le permettre.

M^e PATIN.

Adieu donc, Chevalier. Ne tardez pas, je vous prie, & passez chez nôtre Notaire pour ce que vous sçavez.



S C E N E IX.

M^e PATIN, LISETTE.

LISETTE.

MA foy, Madame, ce n'étoit pas la peine de quitter le jeu, pour être sacrifiée par Monsieur le Chevalier à l'impatience de voir son carosse.

Que tu
gré de ce
plaisir qu
qu'il y a

Je ne sça
fieur le Che
grins. Les g
lar tout, se
n'est encore
quelle brus
voir un car
ri, il se le
heures du
yaux. Le b

Tu ne s

Vous m'a

M^e PATIN.

Que tu es folle, Lisette! Je lui sçai bon gré de cette impatience. C'est pour me faire plaisir qu'il a fait faire ce carosse. Je gage qu'il y aura fait mettre des Chiffres.

L I S E T T E.

Je ne sçai; mais je crains bien que ce Monsieur le Chevalier ne vous donne bien des chagrins. Les gens de la Cour, & les jeunes gens sur tout, sont d'étranges personnages. Celui-ci n'est encore que votre amant, vous voyez avec quelle brusquerie il vous quitte pour aller voir un carosse neuf. S'il est jamais votre mari, il se levera d'auprès de vous dès quatre heures du matin pour voir panser ses chevaux. Le beau regale pour une femme!

M^e PATIN.

Tu ne sçais ce que tu dis.

L I S E T T E.

Vous m'en direz des nouvelles.

Fin du premier Acte.



IX.

SETTE

n'étoit pas la
, pour être
valier à l'impe





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M^r SERREFORT, LISETTE.

LISETTE.



U moins, Monsieur, dites-lui bien que vous êtes entré malgré moy ; elle n'y veut pas être, comme je vous dis, & vous me feriez quereller infailliblement.

SERREFORT.

Ne te mets pas en peine, je la chapitrerai de maniere qu'elle n'aura pas la hardiesse de quereller de plus de huit jours. L'extravagante ! elle se fait de belles affaires. S'il faut malheureusement que celle-ci éclate à la Cour, nous ne pourrons jamais nous garantir de quelque grosse taxe.

LISETTE.

De quelle affaire parlez-vous là ?

SERREFORT.

Est-ce que tu n'étois pas avec elle ce matin, quand elle a eu bruit avec cette femme de qualité ?

LISETTE.

Vous sçavez déjà cette aventure ?

Je l'a
est arriv
conter,
du dessei
valier de

Franch
belle - sceu
reduire, &

J'y bru

Sur to
& de pre
voyez-vo
vous n'y
vous voi
face.

Laisse-n

La voi

6. 85 6
M^r S

M^r S

M

Ah

A LA MODE.
SERREFORT.

Je l'ai sçûe un quart-d'heure après qu'elle est arrivée ; & comme on achevoit de me la conter, Monsieur Migaud est venu m'avertir du dessein où elle est d'épouser ce certain Chevalier de Villefontaine.

L I S E T T E.

Franchement, Monsieur, vous avez là une belle - sœur qui vous donnera de la peine à la reduire, & je doute que vous en veniez à bout.

S E R R E F O R T.

J'y brûlerai mes livres.

L I S E T T E.

Sur tout ne manquez pas de crier bien fort, & de prendre un ton d'autorité avec elle ; car voyez-vous, quoy qu'elle vous méprise quand vous n'y êtes pas, elle vous craint quand elle vous voit, & elle n'ose pas vous contredire en face.

S E R R E F O R T.

Laisse-moy faire.

L I S E T T E.

La voici.



S C E N E I I.

M^r S E R R E F O R T, M^e P A T I N,
L I S E T T E.

L I S E T T E.

Monsieur a voulu demeurer malgré moy,
Madame.

M^e P A T I N.

Ah Monsieur Serrefort, quel dessein vous

D. 1

amene ? Vous m'aurez fait plaisir de me souffrir seule aujourd'hui : mais puisque vous voilà, finissons je vous en prie. De quoy s'agit-il ?

SERREFORT.

Qu'est-ce donc, Madame ma belle-sœur, de quel ton le prenez-vous là, s'il vous plaît ? Ecoutez, vous vous donnez des airs qui ne vous conviennent point, & sans parler de ce qui me regarde, vous prenez un ridicule dont vous vous repentirez quelque jour.

M^e PATIN.

Un fauteuil, Lisette, je prévois que Monsieur va m'endormir.

SERREFORT.

Non, Madame, & si vous êtes sage, ce que j'ai à vous dire vous réveillera terriblement au contraire.

M^e PATIN.

Ne prêchez donc pas long-temps, je vous prie.

SERREFORT.

Si vous pouviez profiter de mes sermons, il ne vous arriveroit pas tous les jours de nouvelles affaires, qui vous perdront entièrement à la fin.

M^e PATIN.

Ah ah ! vous vous intéressez étrangement à ma conduite.

SERREFORT.

Et qui s'y intéressera, si je ne le fais ? Vous êtes la tante de ma fille, veuve de Maître Paul Patin mon frere, & je ne veux point que l'on dise dans le monde que la veuve de mon frere, la tante de ma fille, est une folle achevée.

M^e PATIN.

Comment folle ? Vous perdez le respect, Monsieur Serrefort, & il faut que je trouve les moyens de me défaire de vous, pour ne plus

entendre
répondre

Eh ve
riez vou
vos airs
recevoir d

Vous de
point repro
posée que
sœur : mai
serfort, je
depuis mo
mon beau-
que jusqu'
manieres,
n'ont pu n
femme d'u

Et tétéb
bel endroit
& sans l'éc
funt vous
des airs si n

Courage
faites bien

Je vou
vous ne fe
rosse, mai
avec un ch
tocher ma
seulement
vaux mod
ce somptu
vous êtes

entendre des sottises, à quoy je ne sçai point répondre.

SERREFORT.

Eh ventrebleu, Madame Patin, vous devriez vous défaire de toutes vos manieres & de vos airs de grandeur, sur tout pour ne plus recevoir d'avanie pareille à celle d'aujourd'hui.

M^e PATIN.

Vous devriez, Monsieur Serrefort, ne me point reprocher des choses où je ne suis exposée que parce qu'on me croit vôtre belle-sœur : mais voila qui est fait, Monsieur Serrefort ; je ferai afficher que je ne la suis plus depuis mon veuvage : je vous renonce pour mon beau-frere, Monsieur Serrefort ; & puisque jusqu'iei mes dépenses, la noblesse de mes manieres, & tout ce que je fais tous les jours, n'ont pû me corriger du défaut d'avoir été la femme d'un Partisan, je pretens...

SERREFORT.

Et têtebleu, Madame Patin, c'est le plus bel endroit de vôtre vie que le nom de Patin, & sans l'œconomie & la conduite du pauvre défunt vous ne seriez gueres en état de prendre des airs si ridicules. Je voudrois bien sçavoir...

M^e PATIN.

Courage, courage, Monsieur Serrefort, vous faites bien de jouïr de vôtre reste.

SERREFORT.

Je voudrois bien sçavoir, vous dis-je, si vous ne feriez pas mieux d'avoir un bon carrosse, mais doublé de drap couleur d'olive, avec un chiffre entouré d'une cordeliere, un cocher maigre vêtu de brun, un petit laquais seulement pour ouvrir la portiere, & des chevaux modestes, que de promener par la ville ce somptueux équipage qui fait demander qui vous êtes, ces chevaux fringans qui éclaboussent...

D vj

LIER

plaisir de me souffrir
puisque vous voulez
De quoy s'agit-il
R T.

na belle-sœur, de
s'il vous plaît
des airs qui ne
sans parler de ce
un ridicule dont
jour.

vois que Mon-

T.

tes sage, ce que
terriblement au

emps, je vous

es sermons, il
ours de nou-
entierement

étrangement à

T.

le fais ? Vous
e Maître Paul
point que l'on
de mon fre-
solle achevée.

ez le respect,
que je trouve
pour ne plus



84 LE CHEVALIER

sent les gens de pied, & tout cet attirail enfin qui vous fait ordinairement mépriser des gens de qualité, envier de vos égaux, & maudire par la canaille. Vous devriez, Madame Patin, retrancher tout ce faste qui vous environne.

L I S E T T E à Madame Patin, qui touffe, crache & se mouche.

Mais Monsieur... Qu'avez-vous, Madame ?
M^e P A T I N.

Je prens haleine. Monsieur ne va-t-il pas passer au second point ?

S E R R E F O R T.

Non Madame, & j'en reviens toujours à l'équipage.

M^e P A T I N.

Le fatigant homme !

S E R R E F O R T.

Que faites-vous entr'autres choses de ce cocher à barbe retrouffée ? Quand ce seroit celui de la Reine de Saba...

L I S E T T E.

Mais est-ce que vous voudriez, Monsieur, que Madame allât faire la barbe à son cocher ?

S E R R E F O R T.

Non, mais qu'elle en prenne un autre.

M^e P A T I N.

Oh bien, Monsieur, en un mot comme en mil, je pretens vivre à ma manière, je ne veux point de vos conseils & me moque de vos remontrances. Je suis veuve, Dieu merci, je ne dépens de personne que de moi-même. Vous venez ici me moriginer, comme si vous aviez quelque droit sur ma conduite ; c'est tout ce que je pourrois souffrir à un mari.

S E R R E F O R T.

Quand Monsieur Migaud sera le vôtre, il fera comme il l'entendra, Madame : car je crois que vous ne nous manquerez pas de parole, &

ALIER

out cet attirail enfi
t mépriser des gens
gaux, & maudire
ez, Madame Patin
vous environne

*Patin, qui touffe
se mouche.*

-vous, Madame
N.

ur ne va-t-il pa

R T.

ens toujours à l'

N.

R T.

es choses de ce co
and ce seroit cela

E.
riez, Monsieur
rbe à son cocher

T.

ane un autre.

N.

un mot comme e
manière, je ne veu

moque de vos re
Dieu merci, je s

moi-même. Vou
me si vous avie

ite ; c'est tout
n mari.

R T.

era le vôtre, il
dame : car je croi
z pas de parole

LA MODE.

35

si vous aimez tant la dépense, ce mariage au
moins vous donnera quelque titre, qui rendra
vos grands airs plus supportables.

M^e PATIN.

- Oui, Monsieur, quand Monsieur Migaud fera
mon mari, je prendrai ses leçons, pourvû qu'il
ne suive point les vôtres. Il s'accommodera de
mes manieres, ou je me ferai aux siennes. Est-
ce fait ? avez-vous tout dit ? sortez-vous, ou
voulez-vous que je sorte ?

SERREFORT.

- Non, Madame, demeurez, je ne me mêlerai
plus de vos affaires, je vous assure : mais qu'une
tête bien sensée en ait au plûtôt la conduite, &
que ce double mariage que nous avons resolu,
se termine avant la fin de la semaine, je vous prie.

M^e PATIN.

Ne vous mettez pas en peine.



SCENE III.

M^e PATIN, LISETTE.

LISETTE.

VOilà un sot homme de ne pas dire d'a-
bord les choses. Il étoit bien besoin de tout
ce préambule pour en venir à l'affaire de Mon-
sieur Migaud. Que ne s'expliquoit-il dès en en-
trant ? vous lui auriez dit oui tout aussi-tôt,
& il ne vous auroit pas tant ennuyée.

M^e PATIN.

Et ne faut-il pas bien qu'il me fatigue ? Il sem-
ble qu'il ne soit fait que pour cela.



86 LE CHEVALIER
L I S E T T E.

Franchement, Madame, il m'ennuye quelques fois pour le moins autant que vous.

M^e P A T I N.

Que je le hais ! Je ne serai point satisfaite qu'il ne lui soit arrivé quelque aventure desespérante.

L I S E T T E.

Il le merite bien ; & quand vous serez une fois la belle-mere de sa fille, vous aurez bien des occasions de le desesperer.

M^e P A T I N.

La belle-mere de sa fille, moy ? tu n'y songes pas, Lisette. Ne t'ai-je pas tantôt fait confidence de l'affaire du Chevalier ?

L I S E T T E.

Ah, par ma foy, Madame, je vous demande pardon. Je ne m'en souvenois pas, & je croyois que vous l'aviez oublié à cause de ce que vous venez de dire à Monsieur Serrefort.

M^e P A T I N.

Que tu es bête, ma pauvre Lisette ! J'aurois promis à Monsieur Serrefort tout ce qu'il auroit voulu pour après demain.

L I S E T T E.

Oui, Madame ?

M^e P A T I N.

Oui vraiment ; car dès demain je me mettrai hors d'état de lui pouvoir tenir parole.

L I S E T T E.

Cela est bien adroit.

M^e P A T I N.

Nous avons pris le Chevalier & moy toutes les mesures qu'il faut pour nous marier cette nuit à cinq heures du matin.

L I S E T T E.

Vous avez des precautions admirables. Mais voici votre petite niece bien échauffée.

Quoy, je
ou par la
encore ?

M^e P A

J'Attendo
tôt, ma
qui vous se
intérêts, q

Que vou
à y soit pas

Oh, ma ta
tant pas faci
pere.

Et qu'a-

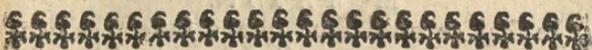
Que vou
Cour, & il
es pour vo

Et qui pe

Je ne se
peut-être.
leurs ordi

M^e PATIN.

Quoy, je ferai toujours obsédée ou par le pere
ou par la fille ! la mere ne viendra-t-elle point
encore ?



SCENE IV.

M^e PATIN, LUCILE,
LISSETTE.

LUCILE.

J'Attendois avec impatience que mon pere sor-
tît, ma tante, pour vous dire une nouvelle
qui vous fera voir que je suis autant dans vos
intérêts, que mon pere vous est contraire.

M^e PATIN.

Que vous soyez dans mes intérêts, ou qu'il
n'y soit pas, c'est pour moy la même chose.

LUCILE.

Oh, ma tante, je crois que vous ne serez pour-
tant pas fâchée de sçavoir ce qu'on a dit à mon
pere.

M^e PATIN.

Et qu'a-t-on pû dire à vôtre pere ?

LUCILE.

Que vous vouliez épouser un homme de la
Cour, & il a resolu je ne sçai combien de cho-
ses pour vous en empêcher.

M^e PATIN.

Et qui peut avoir dit cette nouvelle, Lisette ?

LISSETTE.

Je ne sçai, Madame. Le Chevalier a causé
peut-être. Les Chevaliers sont de grands cau-
seurs ordinairement.

ALIER

TE.

m'ennuye quelques
que vous.

N.

point satisfait que
avanture desespé-

E.

vous serez une fois
vous aurez bien des

N.

moy ? tu n'y sou-
s tantôt fait con-
cier ?

E.

je vous demande
pas, & je croyois
de ce que vous
fort.

serte ! J'aurois
dit ce qu'il au-

je me mettrai
parole.

& moy toutes
s marier cette

mirables. Mais
auffée.

LUCILE.

Le moyen de rompre ses mesures, c'est de faire vos affaires tout doucement, ma tante, & de vous marier en cachette.

M^e PATIN.

Je sçai ce qu'il faut que je fasse. Les gens qui ont dit cette nouvelle, sont des bêtes, & vôtre pere aussi.

LUCILE.

Je vous demande pardon, ma tante; mais j'ai une demangeaison furieuse de vous voir femme de qualité.

M^e PATIN.

Vous aurez bientôt ce plaisir-là, & je vous conseille par avance de commencer de bonne heure à garder avec moy certain respect où vous devez être, & où vous auriez peut-être peine à vous accoûter dans la suite.

LUCILE.

Comment donc, ma tante?

M^e PATIN.

Défaites-vous sur tout de *ma tante*, & servez vous du mot de *Madame*, je vous prie, ou demeurez chez vôtre pere.

LUCILE.

Mais ma tante, puisque vous êtes ma tante pourquoy faut-il que je vous appelle autrement?

M^e PATIN.

C'est qu'étant femme de qualité, & vous ne l'étant pas, je ne pourrois pas honnêtement être vôtre tante, sans déroger en quelque façon.

LUCILE.

Oh, que cela ne vous embarasse pas, ma tante, je deviendrai bientôt aussi femme de qualité.

M^e PATIN.

Que dites-vous?

Il ne tien
aussi gran

Plait-il ?

Je connois
que j'ai vu
m'épousera
ez pas en p

Ah, ah !
gneur ?

On l'appel
rets. Il est f
il me l'a dit

Vraiment
malgré la n
vous a donn
gues de l'h
être vôtre
profité à m
gation.

Il faut c
ma tante.

Que fau

Vous ma
ce Monsieur
m'autorise
que quand
puisse lui
partir.

LUCILE.

Il ne tiendra qu'à moy d'être pour le moins
aussi grande Dame que vous.

M^e PATIN.

Plait-il ?

LUCILE.

Je connois un Seigneur tout des plus jolis,
que j'ai vû plusieurs fois aux Tuilleries, qui
m'épousera dès que je voudrai. Ne vous met-
tez pas en peine.

M^e PATIN.

Ah, ah ! & comment s'appelle-t-il ce Sei-
gneur ?

LUCILE.

On l'appelle Monsieur le Marquis des Gue-
rets. Il est fort riche, & fort de qualité, car
il me l'a dit.

M^e PATIN.

Vraiment je suis bien aise, ma niece, que
malgré la mauvaise éducation que vôtre pere
vous a donnée, vous preniez des sentimens di-
gnes de l'honneur que je vous fais de vouloir
être vôtre parente. Voila de quoy vous avez
profité à me voir, & vous m'avez cette obli-
gation.

LUCILE.

Il faut que je vous en aye encore une autre,
ma tante.

M^e PATIN.

Que faut-il faire ?

LUCILE.

Vous marier au plutôt, s'il vous plaît, avec
ce Monsieur que vous aimez, afin que cela
m'autorise à épouser celui que j'aime aussi, &
que quand mon pere voudra me quereller, je
puisse lui répondre, *je n'ai pas fait pis que ma
tante.*

VALIER

LUCILE.

ses mesures, c'est
nement, ma tante
hette.

M^e PATIN.

te je fasse. Les
font des bêtes

LUCILE.

, ma tante ; ma
se de vous voir

M^e PATIN.

aifir-là, & je vo
mmencer de bon

tain respect où vo
riez peut-être pe
sulte.

LUCILE.

ma tante, & serve

vous prie, ou di

M^e PATIN.

vous êtes ma tante
vous appelle autre

LUCILE.

ualité, & vous
honnêtement é

quelque façon.

raffe pas, ma tante
femme de qualité

M^e PATIN.

Vous avez raison. C'est une terrible chose que l'exemple.

LUCILE.

Mais il faudroit que ma tante se dépechât; car Monsieur le Marquis des Guerets qui m'aime, a furieusement d'impatience.

M^e PATIN.

Oh bien, ma niece, puisque vous êtes dans de si bonnes dispositions, je veux bien vous faire une confidence, que je n'ai encore faite à personne qu'à vous. Je me marie demain à cinq heures du matin.

LUCILE.

A cinq heures du matin?

M^e PATIN.

Oui, ma niece, à cinq heures. Si l'exemple vous encourage, c'est à vous de voir à quoy vous vous déterminez.

LUCILE.

Je vais écrire à mon amant, & lui mander qu'il prenne toutes les precautions afin que nous nous dépêchions aussi. Adieu, ma tante.

M^e PATIN.

Adieu, ma niece.



SCENE V.

M^e PATIN, LISSETTE.

M^e PATIN.

AH, Lisette, que voilà bien de quoy me vanter de Monsieur Serrefort! sa fille est entêtée d'un homme de Cour, un homme de

A LA MODE.

Tout la veut épouser, & elle meurt d'envie d'être épousée. Si le pere & la mere en pouvoient nourrir de chagrin, nous serions débarassés de deux ennuyeux personnages.

L I S E T T E.

Mais Madame, est-ce que vous donnerez les mains aux desseins de votre niece?

M^e P A T I N.

Affûrement, & je n'ai garde de manquer une belle occasion de desespérer Monsieur Serre-
fort.

L I S E T T E.

Cela est bien charitable vraiment. Mais voici Monsieur le Chevalier.



SCENE VI.

LE CHEVALIER, M^e P A T I N,
L I S E T T E.

LE CHEVALIER.

E T bien, Madame, n'ai-je pas fait diligem-
ce?

M^e P A T I N.

Quelque peu que vous ayez tardé, Chevalier, je trouve les momens bien longs quand je ne vous vois point, & mon impatience. . .

LE CHEVALIER.

Jugez de la mienne par la vôtre, Madame, & faites-moy, je vous prie, la justice de croire que je ne vis qu'autant que je suis auprès de vous.

M^e P A T I N.

Cela est tout à fait obligeant.

VALIER
TTE.
une terrible chose
E.
ne se dépeçhât
uerets. qui m'ain
N.
ne vous êtes. da
eux bien vous s
i encore faite
rie demain à cit
N.
es. Si l'exemple
de voir à quoy
lui mander qu'il
que nous nous
ante.

CCCCC
V.
ETTE.
n de quoy me
ort & sa fille est
un homme de



L I S E T T E *bas.*

Je crains la conversation qu'ils vont avoir ensemble, & je voudrois bien que quelqu'un vint les interrompre.

M^e P A T I N.

Lisette, dites là-bas que je n'y veux être pour personne, & mettez-nous, je vous prie, cette aprésoinée à couvert des importuns.

L I S E T T E.

Oui, Madame. *Bas en s'en allant.* S'il n'en vient point, j'en irai chercher moy-même.

M^e P A T I N.

Hé bien, Chevalier, êtes-vous bien content de votre équipage?

L E C H E V A L I E R.

Il marchera ce soir, & s'il est de votre goût, Madame, il ne lui manquera aucune chose pour être parfaitement au mien.

M^e P A T I N.

Puisque cela est, je l'admire par avance, & je le trouve des mieux entendus. Vous y avez fait mettre vos armes?

L E C H E V A L I E R.

Non, Madame.

M^e P A T I N.

Des chiffres? Je l'ai deviné dès tantôt!

L E C H E V A L I E R.

En vérité, Madame; je ne scai ce que le peintre s'est avisé d'y mettre.

M^e P A T I N.

Allez, allez, je vous le pardonne.

L E C H E V A L I E R.

Quoy, Madame?

M^e P A T I N.

Le chiffre doit être fort beau; l'N & l'O font un assemblage fort admirable.

L E C H E V A L I E R.

Comment donc, Madame?

Comme
mine appa

Madame

Vous faite
êtes un badi
Tommes, tou
nifés.

L E

J'enrage:
ment celui d

Avez-vous

L
Oui, Ma
je lui ai lai


S.

LA BAR

M^e

L I

M
AisVous ét
resse y estVous é
quelqu'un

Ah, ju

A LA MODE. 93

M^e PATIN.

Comme je m'appelle Nannette, l'N y domine apparemment ?

LE CHEVALIER.

Madame.

M^e PATIN.

Vous faites le discret, Chevalier : mais vous êtes un badin, & dans les termes où nous sommes, toutes ces façons-là ne sont pas permises.

LE CHEVALIER *bas*.

J'enrage : le chiffre du carosse est apparemment celui de la Baronne.

M^e PATIN.

Avez-vous passé chez le Notaire ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame. Je ne l'ai point trouvé, & je lui ai laissé un billet.



SCENE VII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER,
M^e PATIN, LISETTE.

LISETTE *repoussant la Baronne*.

Ais, Madame.

LA BARONNE.

Vous êtes une sottie, mamie, vôtre maîtresse y est toujours pour moy.

LE CHEVALIER.

Vous êtes mal obeïe Madame, & voici quelqu'un qui vous demande.

M^e PATIN.

Ah, juste Ciel ! C'est une importune plai-

94 LE CHEVALIER

deuse, dont nous ne ferons débarassez d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER *bas.*

Comment morbleu, c'est ma Baronne! Voilà bien un autre embarras. Par où diantre me tirer d'intrigue?

L I S E T T E.

Il nous a été impossible de faire tête à Madame, & le portier ni moy n'avons pû lui persuader que vous n'y étiez pas.

M^e P A T I N.

Et pourquoy lui dire que je n'y suis pas? Est-ce pour des personnes comme elle qu'on n'y veut pas être? Je vous demande pardon, Madame.

LA BARONNE.

Je vous le disois bien, mamie, vous êtes une bête, comme vous voyez. Ah ah! Monsieur le Chevalier, que faites-vous ici?

LE CHEVALIER.

Mais vous, Madame, par quelle aventure?

M^e P A T I N *à Lisette.*

Le Chevalier connoît la Baronne!

LA BARONNE.

Je venois ici, Madame, pour solliciter encore vos recommandations pour mon procès; mais je ne m'attendois pas d'y trouver Monsieur le Chevalier. Qu'y vient-il faire, Madame?

M^e P A T I N *bas à Lisette.*

Elle y prend un grand intérêt. Madame, je ne sçai...

LE CHEVALIER *à Madame Patin.*

Ah Madame! regardez, je vous prie, les affaires de Madame la Baronne comme les miennes propres; vous ne me sçauriez faire plus de plaisir. *A la Baronne.* Vous voyez comme je m'intéresse pour vous, Madame.

A LA MODE.

95

M^e PATIN *bas.*

Voila un broüillamini où je ne comprends rien.

LA BARONNE *bas.*

— ce que tout cela veut dire ?

M^e PATIN.

En verité, Madame, je ne comprends point d'où vient vôtre curiosité sur le chapitre de Monsieur le Chevalier, ni par quel motif...

LA BARONNE.

Comment Madame, par quel motif ?

LE CHEVALIER *à la Baronne.*

Eh Madame, de grace. *A Madame Patin.* Que tout ceci ne vous étonne point ; Madame est une personne de qualité, (c'est ma cousine germaine) qui m'estime cent fois plus que je ne merite. (Je suis son heritier.) Elle a pour moy quelque bonté. (Ne parlez pas de nôtre mariage.) J'en ai toute la reconnoissance imaginable. (Elle y mettroit obstacle.) Et comme elle a de certaines vûes pour mon établissement & pour ma fortune, elle craint que je ne prenne des mesures contraires aux siennes.

LA BARONNE.

Oui Madame, voila par quel motif.

M^e PATIN.

Je vous demande pardon, Madame.

LA BARONNE.

Vous vous moquez, Madame. Mais dites-moy seulement, je vous prie, quel commerce Monsieur le Chevalier...

M^e PATIN.

Commerce, Madame ! qu'est-ce que cela veut dire, commerce ?

LE CHEVALIER.

Comment, Madame la Baronne ? ignorez-vous que la maison de Madame est le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'illustre à Paris ? (C'est

CHEVALIER

rons débarassez de

IER *bas.*

ma Baronne !

ar, où diantra m

E.

de faire tête à

n'avons pû lui

as.

N.

je n'y suis p

comme elle q

demande par

NE.

mamie, vous

z. Ah ah ! Mo

es-vous ici ?

IER.

nelle aventure

isette.

ronne !

NE.

our solliciter

our mon procé

y trouver Mo

ent-il faire, Ma

Lisette.

ret. Madame,

dame Patin.

e vous prie,

comme les m

riez faire plus

oyez comme j

ne.



96 LE CHEVALIER

une ridicule) Que pour être en reputation dans le monde, il faut être connu d'elle ? (ne lui dites rien de nôtre dessein) Que sa bienveillance pour moy est ce qui fait tout mon merite, (c'est une babillarde qui le diroit) & qu'enfin je fais tout mon bonheur de lui plaire, & que c'est là ce qui m'amene ici.

M^e PATIN.

Oui, Madame, voila tout le commerce que nous avons ensemble.

LA BARONNE.

Pardonnez-moy, Madame.

LE CHEVALIER.

Eh de grace, Mesdames, n'entrez point dans des éclaircissements qui ne sont bons à rien. Soyez amies pour l'amour de moy, je vous en conjure, & que celle de vous deux qui m'estime le plus, embrasse l'autre la premiere.

La Baronne & Madame Patin courent s'embrasser avec empressement.

LA BARONNE.

Madame, je suis vôtre servante.

M^e PATIN.

C'est moy qui suis la vôtre, Madame.

LE CHEVALIER.

Parlons, parlons de vôtre procès, Madame, je vous prie.

M^e PATIN.

Au moins je n'ai pas attendu vos recommandations, Monsieur le Chevalier, pour parler de l'affaire de Madame: mais on trouve sa cause fort mauvaise.

LA BARONNE.

Madame, on a menti, je la maintiens bonne. Demandez à Monsieur le Chevalier, il la sçait sur le bout de son doigt. ConteZ, conteZ-la un peu à Madame.

LE

Vous a
ne sçai p
seulemen
le jour,
stances do
qui sont le
dit.

Je vous
écoutez fe
avant la
commande
baraille. A

rois bien t
yrai, Mo

Je croi

Vous v
Lisette. Q
avez là un
dame: elle
parle de n

Je vous
je n'ai pa

N'étoi

Laissez-n
cés, Mad

Je ne
tez-moy

Tom

VALIER

ur être en réputa
être connu d'elle
(lesein) Que sa
ce qui fait tout
arde qui le dirai
bonheur de lui pa
mène ici.
IN.
ut le commerce

NNE.

ne.

VALIER.

es, n'entrez po
si ne sont bons à
de moy, je vous
vous deux qui m
tre la première.

n courent s'embr
ment.

NNE.

ervante.

N.

re, Madame.

VALIER.

procès, Madam

IN.

ttendu vos recom

evalier, pour par

mais on trouve

NNE.

la maintiens bon

le Chevalier, il

gt. Contez, conte

A LA MODE.

97

LE CHEVALIER.

Vous avez tant d'affaires, Madame, que je ne sçai pas de laquelle il est question. Je sçai seulement qu'elles sont toutes aussi claires que le jour, & accompagnées de certaines circonstances dont je ne me souviens pas bien, mais qui sont les plus justes du monde sans contredit.

LA BARONNE.

Je vous en fais juge vous-même, Madame, écoutez seulement. C'est un procès intenté dés avant la bataille de Pavie. Mon bifayeul y commandoit un Regiment; il fut tué à cette bataille. Ah s'il étoit encore au monde, je serois bien sûre de gagner ma cause. N'est-il pas vrai, Monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Je crois que oui, Madame.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, Madame. . . elle voit vivre Lisette. Qu'avez-vous à rire, mamic? Vous avez là une chambrière bien impertinente, Madame: elle ne fait pas la reverence quand je parle de mes ayeux.

LISETTE.

Je vous demande pardon, Madame: mais je n'ai pas l'honneur de les connoître.

LA BARONNE.

N'étoit la consideration de votre maîtresse...

M^e PATIN.

Laissez-nous, Lisette. Revenons à votre procès, Madame, & finissons, je vous prie.

LA BARONNE.

Je ne sçai où j'en suis, Madame. Remettez-moy un peu, Monsieur le Chevalier.





SCENE VIII.

M^e PATIN, LA BARONNE,
LE CHEVALIER, LISETTE,
CRISPIN.

CRISPIN.

Lisette, dis un peu à mon maître qu'il vienne
me parler ; j'ai quelque chose à lui dire.

LISETTE *s'en allant.*

Va lui dire toy-même.

LA BARONNE.

Ah m'y voila , voici le fait. J'ai un moulin
à vent , Madame , il est à moy ce moulin à
vent , on m'empêche de le faire tourner. Je
demande la paisible possession de mon moulin,
cela n'est-il pas juste ?

M^e PATIN.

Et ne l'avez-vous pas , Madame ?

LA BARONNE.

Eh non je ne l'ai pas. Il y a environ cent
cinquante ans , oui il y a bien cent cinquante
ans , que le grand-pere de ma partie fit plan-
ter proche de ma maison un bois , qui fait à
present tout l'ornement de la sienne.

LE CHEVALIER *bas.*

Crispin me fait signe , qu'est-ce que cela
veut dire ?

LA BARONNE.

Cela veut dire qu'il fit planter ce bois par
malice pour me boucher la vûë , & qu'il pré-
voyoit bien qu'avec le temps ce bois devien-
droit haute futaye.

Vous c
ce bois p

Affûrés
faire piece
vieux mou
CR
J'ai à vo

Et comm
bois de m
bien ceci

En ver
dans les
la vôtre

Oh, j
carosse,
re, s'il v

Je ne pu

Mais m

Prenon
Madame
la Baron
ne l'em
d'aujourd

Vous m

Oui, M

Allons

A LA MODE. 99

M^e PATIN.

Vous croyez, Madame, qu'il a fait planter ce bois par malice ?

LA BARONNE.

Affûrement, Madame, & moy, pour lui faire piece par represailles, j'ai fait relever un vieux moulin abandonné.

CRISPIN *bas au Chevalier.*

J'ai à vous parler.

LA BARONNE.

Et comme ce moulin est plus ancien que le bois de ma partie, & que ce bois... Ecoutez bien ceci, s'il vous plaît, & que ce bois...

M^e PATIN.

En verité, Madame, je ne comprends rien dans les affaires : mais je parlerai encore de la vôtre à Monsieur Migaud, je vous assure.

LA BARONNE.

Oh, je vous prie, Madame, j'ai là-bas mon carosse, allons ensemble chez lui tout à l'heure, s'il vous plaît.

M^e PATIN.

Je ne puis sortir d'aujourd'hui, Madame.

LA BARONNE.

Mais mon procès se juge demain, Madame.

LE CHEVALIER *bas,*

Prenons cette occasion aux cheveux. Eh, Madame, je vous conjure de mener Madame la Baronne chez Monsieur Migaud. *bas.* Si vous ne l'emmenez d'ici, nous ne nous en déferons d'aujourd'hui.

M^e PATIN.

Vous m'attendrez donc ici, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

M^e PATIN.

Allons, Madame, puisque vous le voulez.

E ij

100 LE CHEVALIER
LE CHEVALIER.

Allez, Mesdames.

LA BARONNE.

Ne venez-vous pas avec nous, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en, je vous prie, Madame, je ne sçai point parler procès.

LA BARONNE *au Chevalier.*

Que je vous retrouve donc chez moy.

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerai pas.

M^e PATIN.

Venez-vous, Madame ?

LA BARONNE.

Oui, Madame, je vous sui.



SCENE IX.

LE CHEVALIER, CRISPIN,
L I S E T T E.

L I S E T T E *bas.*

Que veut Crispin à son maître ? Observons d'ici ce que ce peut être.

LE CHEVALIER.

Les voilà parties, Dieu merci. Ah mon pauvre garçon, qu'il faut d'esprit pour se tirer d'une méchante affaire ! mais que veux-tu ? qu'as-tu à me dire ? d'où vient ton empressement ?

CRISPIN.

Je ne sçai, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Comment, tu ne sçais, maraut ?

Monfieur
une lettre
Le porteur
bagatelle,

Voyons d

Non, Mo

Qu'est-c

C'est la
mes l'autr
des Tuille

Le fat !

Dieu m
prenez d
rez bien a
moire.

Donne d

La voici

Voyons

Non, no
l'autre jou
Poète, à d
corps qui

Je n'aur

Pardonn
est adress

A LA MODE 101
CRISPIN.

Monfieur, Monfieur, ne vous fâchez pas, j'ai une lettre qui vous expliquera toutes chofes. Le porteur m'a dit que ce n'étoit point de la bagatelle, & qu'il y alloit de vôtre fortune.

LE CHEVALIER.

Voyons donc, donne-la-moy. L'est-ce là ?

CRISPIN.

Non, Monfieur.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce donc ?

CRISPIN.

C'est la liste de vos maîtresses que nous fîmes l'autre jour Janneton & moy, à la porte des Tuilleries.

LE CHEVALIER.

Le fat ! veux-tu déchirer ces sottifes-là ?

CRISPIN.

Dieu m'en garde, Monfieur : quand vous reprendrez du goût pour la bagatelle, vous ferez bien aife peut-être de relire ce petit memoire.

LE CHEVALIER.

Donne donc la lettre.

CRISPIN.

La voici.

LE CHEVALIER.

Voyons.

CRISPIN.

Non, non, ce font les vers que vous fîtes faire l'autre jour pour la Baronne, par ce miserable Poëte, à qui vous donnâtes ce vieux juft'au-corps qui vous avoit tant servi à la chaffe.

LE CHEVALIER.

Je n'aurai donc la lettre d'aujourd'hui ?

CRISPIN.

Pardonnez-moy, Monfieur, la voici. Elle vous est adreffée fous le nom de Monfieur le Mar-

E iij

quis des Guerets. Comme vous m'avez fait confiance de ce nom, je n'ai pas manqué à la recevoir.

LE CHEVALIER.

C'est ma petite brune des Tuilleries. Lisons.

LET T R E.

Vous avez témoigné tant d'envie de me connoître, que je me suis résoluë à satisfaire votre curiosité. Je vous attens dans les Tuilleries, où j'ai mille choses à vous dire. Ne manquez pas de vous y rendre. Adieu.

CRISPIN.

Le porteur m'a menti, Monsieur; ce billet-là sent la bagatelle.

LE CHEVALIER.

Pas tant bagatelle, Crispin. Je cours trouver la petite brune.

CRISPIN.

Et Madame Patin que vous avez promis d'attendre?

LE CHEVALIER.

Tu as raison: mais il n'importe, je serai de retour avant elle. En tout cas, il faut lui écrire. N'as-tu pas-là ces Vers que j'envoyai à la Baronne?

CRISPIN.

Oui, Monsieur, les voilà.

LE CHEVALIER.

Donne, ils serviront pour Madame Patin.

CRISPIN.

Mais, Monsieur, vous les allez rendre bien circulaires. Vous les avez déjà fait servir à plus de huit personnes différentes.

LE CHEVALIER.

Bon, qu'est-ce que cela fait? S'il falloit de nouveaux Vers pour toutes celles à qui l'on écrit. . .

A
Diable, vôt
garnie de just
LE

Que dis-tu

Rien, écrivez
tes Vers aurant
voyez, il n'y a
qui n'en doive
L

Tiens, atten
pas mes table

Mais, Mon
ges au moir

Que veux

N'y a-t-il
peu libertin

Comment

Quelques

Que tu e
que d'hier

C'est que
dinairement
science. . .
je crois.

Je la cr
rien enten

Ma fo

CRISPIN.

Diable, vôtre garderobbe seroit bientôt dégarnie de just'aucorps.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu ?

CRISPIN.

Rien, écrivez seulement. Si le Poëte a vendu ces Vers autant de fois que vous les avez envoyez, il n'y a point de fille de bonne maison qui n'en doive avoir.

LE CHEVALIER.

Tiens, attends Madame Patin, & tu lui donneras mes tablettes.

CRISPIN.

Mais, Monsieur, vos tablettes sont-elles sages au moins ?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire ?

CRISPIN.

N'y a-t-il point dedans quelques chansons un peu libertines ?

LE CHEVALIER.

Comment ?

CRISPIN.

Quelques adresses scandaleuses ?

LE CHEVALIER.

Que tu es extravagant ! Je n'ai ces tablettes que d'hier ; ce fut la Baronne qui me les donna.

CRISPIN.

C'est que les tablettes de vos pareils sont ordinairement de mauvais livres, & il y auroit conscience... Mais voici Lisette qui nous écoute, je crois.

LE CHEVALIER.

Je la croyois avec Madame Patin. N'a-t-elle rien entendu ?

CRISPIN.

Ma foy, je ne sçai ; mais puisque la voici,

E iij



104 LE CHEVALIER

je vais lui laisser ces tablettes, elle les donnera à sa maîtresse.

LE CHEVALIER.

Non, demeure ici, je veux que tu les donnes toi-même.

CRISPIN.

Ma foy, Monsieur, je serois bien aise d'aller voir un peu ce que c'est que vôtre petite brune. Je suis curieux, voyez-vous.

LE CHEVALIER.

Tais-toy donc, marouffe. Ma pauvre Lisette, je viens de me souvenir que j'ai une affaire de consequence, qui ne me permet pas d'attendre. Si ta maîtresse revient avant moy, donne-lui ces tablettes je t'en prie.

LISETTE.

C'est assez, Monsieur, je n'y manquerai pas.

CRISPIN.

Tu n'as que faire de les ouvrir, il n'y a encore rien de drôle, & mon maître ne les a que depuis peu.

LISETTE.

Hé va, va, je n'ai point de curiosité; & j'en sçai plus que toutes les tablettes du monde n'en pourroient apprendre.



SCENE X.

LISETTE seule.

Tout ceci ne réjouïra pas mal Madame Patin, & j'ai entendu de certaines choses... Mais qu'est-ce que ce papier? Voyons. Ah, ah! *Liste des Maîtresses de mon Maître, avec leurs noms, demeures & qualitez.*... Vraiment voilà un sur-

trois de
pouvoit
que j'ai à
Chevalier
nons - lui
revenué.

troît de réjouissance pour Madame, & rien ne pouvoit venir plus à propos pour confirmer ce que j'ai à lui dire, & pour la détromper de son Chevalier. Profitons de cette occasion, & donnons - lui ce petit regale aussitôt qu'elle sera revenuë.

Fin du second Acte.



IER
elle les donne

IER.
que tu les don

bien aise d'a
ôtre petite b
s.
E R.

pauvre Lise
i une affaire
pas d'attend
noy, donne-

manquerei p

ir, il n'y a e
re ne les a q

iosité ; & j
du monde n

X.

l Madame P
ines choses.
yons. Ah, ab
avec leurs nom
voilà un fac





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M^r M I G A U D , L I S E T T E .

L I S E T T E .

NON, Monsieur, Madame Patin n'est pas seule entêtée d'un homme de Cour, Lucile sa niece & vôtre prétenduë brû, suit l'exemple de sa tante : elle donne dans les gens du bel air, & traite un mariage *incognito*, avec un galand du caractere du Chevalier ; elle en est éperdument amoureuse.

M^r M I G A U D .

Ouais, voilà une étrange famille ; & il faut être bien ennemi de son repos, pour vouloir épouser & la tante & la niece.

L I S E T T E .

Oui : mais quarante bonnes mille livres de rente sont quelque chose de bon, & cela fait passer sur bien des petites choses.

M^r M I G A U D .

Tu as raison, & cet entêtement où est Madame Patin pour ce Chevalier, m'embarasse un peu, je te l'avouë, à cause des quarante mille livres de rente.

L I S E T T E .

Toute la question est de lui faire perdre ces

entêtement
pas une af

D'accor
ne pas fac

Oh, pou
fort sçaura
je vous en
pre le cour
encore gue
qu'on fasse
ble, à rif

Oh, m
me paro
on forc
terribles
ni a du f
pour un

Cen'ef
res sorte
voir ce c
bon pere
Ne song
Patin d
me je
donner
Elle est
fera re

Et pe
ler ad
dont j
bon de
nieres

entêtement ; car après cela vous ne vous ferez pas une affaire de la mettre à la raison.

Mr MIGAUD.

D'accord : mais je crains que mon fils ne vienne pas facilement à bout de Lucile.

L I S E T T E.

Oh , pour Lucile , dès que Monsieur Serrefort sçaura la chose , il la mettra sur le bon pied , je vous en répons. Il n'y a seulement qu'à rompre le cours d'une intrigue naissante ; elle n'est encore gueres avancée , Dieu merci ; & pourvû qu'on fasse diligence , il n'y a rien , ce me semble , à risquer pour Monsieur votre fils.

Mr MIGAUD.

Oh , ma pauvre Lisette , ce sont les suites qui me paroissent à craindre. Une jeune femme dont on force les volontez , tombe souvent dans de terribles irregularitez , sur tout quand son mari a du foible pour elle , & qu'elle a du penchant pour un autre.

L I S E T T E.

Cen'est pas à moy de disputer contre vous sur ces sortes de choses , & vous devez mieux sçavoir ce qui en est : mais en tout cas vous êtes un bon pere de famille , & vous aurez l'œil à tout. Ne songeons presentement qu'à guerir Madame Patin de son entêtement , c'est le principal , comme je vous ai dit , & j'ai en main de quoy lui donner de furieux soupçons de son Chevalier. Elle est prompte à prendre la chevre , & elle y fera reflexion , je m'assure.

Mr MIGAUD.

Et pour confirmer ces soupçons , je vais mêler adroitement le Chevalier dans une affaire dont je viens donner avis à ta maîtresse. Il est bon de lui brouiller la cervelle de plusieurs manieres , & de plusieurs choses.

E vj

La voici, je l'entens. Retirez-vous un moment, je lui dirai que vous êtes là.



SCENE II.

M^e PATIN, M^r MIGAUD,
LISETTE.

M^e PATIN.

QU'est devenu le Chevalier, Lisette? Qu'a-t-il dit en mon absence? qu'a-t-il fait?

LISETTE.

Il a fait haut le pied, Madame, dès que vous avez eu le dos tourné.

M^e PATIN.

Quoy, je ne fors que pour l'obliger, il me promet de m'attendre, & je ne le trouve pas?

LISETTE.

Bon, Madame, est-ce que les gens comme Monsieur le Chevalier sont faits pour attendre, & peuvent-ils demeurer en place? Cela est bon pour des gens raisonnables, comme Monsieur, par exemple, qui veut vous parler, & qui n'a point voulu sortir que vous ne fussiez rentrée.

M^e PATIN.

J'aimerois bien mieux que celui-là se fût impatienté que l'autre. Je viens de chez vous, Monsieur, & cela est fort mal de ne vous y être pas trouvé.

M^r MIGAUD.

Je vous aurois attenduë, Madame, si j'aurois pû prévoir l'honneur que vous m'avez fait: mais j'ai passé chez une Marquise. . .

Chez u
Marquise!
faudra von
ses? Il me
vous, devo
chez eux ou
leurs affaire

Nos affai
occupent p
vent celles
avoüer qu
sur quelq
fait reme
ment de c

C'est p
vous. Ma
donnez,

Puisqu
extraordin
Vous avez
rosse avec
mene.

Ah ah
Vous cor

Oui M

Et c'est

Oui M

Hé bi
tourner

M^e PATIN.

Chez une Marquise ; Monsieur , chez une Marquise ! Quand on aura affaire à vous , il faudra vous aller chercher chez des Marquises ? Il me semble que des personnes comme vous , dévouées au public , ne doivent être que chez eux ou au Palais , occupez uniquement à leurs affaires , ou à celles de leurs parties.

M^r MIGAUD.

Nos affaires & celles de nos parties ne nous occupent pas toujours. Nous preferons souvent celles de nos amis ; & je veux bien vous avouer que quelques avis qu'on m'a donnez sur quelque chose qui vous regarde , m'ont fait remettre à deux ou trois jours le jugement de ce procès dont vous m'avez écrit.

M^e PATIN.

C'est pour la même affaire que j'allois chez vous. Mais quels avis , Monsieur , vous a-t-on donnez , où vous preniez tant d'interêt ?

M^r MIGAUD.

Puisque l'affaire vous touche , il n'est pas extraordinaire que je m'y trouve interessé. Vous avez eu quelque démêlé de carosse à carosse avec une Marquise qu'on nomme Dorimene.

M^e PATIN.

Ah ah ! qui vous a conté cette histoire ? Vous connoissez cette Marquise-là , Monsieur ?

M^r MIGAUD.

Oui Madame.

M^e PATIN.

Et c'est de chez elle que vous venez ?

M^r MIGAUD.

Oui Madame.

M^e PATIN.

Hé bien , Monsieur , vous n'avez qu'à y retourner , s'il vous plaît. C'est une bonne imper-

tinente que vôtre Marquise Dorimene, & je vous trouve bien plaisant d'aller chez elle, & de me le venir dire à mon nez vous-même.

M^r MIGAUD.

Je ne lui ai rendu visite que pour vous obliger, Madame. Je la connois, elle est d'une humeur violente, elle se croit offensée, & elle est femme à vous barboüiller terriblement dans le monde.

M^e PATIN.

Plâit-il, Monsieur ? que voulez-vous dire ? Hé, sont-ce des femmes comme moy qu'on barboüille ?

M^r MIGAUD.

Eh Madame, il n'est rien plus facile aujourd'hui que de donner des ridicules, & même aux gens qui en ont le moins. Mais quand vous seriez au-dessus de tout cela, vous voulez bien que je vous dise qu'il y a de certaines choses que vous devez craindre plus encore que le ridicule.

M^e PATIN.

Et qu'ai-je à craindre, s'il vous plaît ?

M^r MIGAUD.

Tout, Madame ; vous avez l'ame parfaitement belle, vous êtes la personne du monde la plus magnifique, & cela vous fait des jaloux. Vôtre magnificence est soutenüe d'un fort gros bien, que mille gens enragent de vous voir posséder si tranquillement. On pourroit troubler cette paisible jouissance par quelque recherche, & ces sortes de recherches sont ordinairement suivies d'une chute presque infallible.

M^e PATIN.

Oh pour cela, Monsieur, je ne crains point que vôtre Marquise me fasse tomber aussi facilement qu'elle a fait reculer mon carosse.

M^r MIGAUD.

Je me suis déjà servi du petit pouvoir que
j'ai auprès d'elle pour l'obliger à se taire.

M^e PATIN.

Qu'elle parle, qu'elle parle, je ne serai pas
nuette.

M^r MIGAUD.

Je le crois : mais elle est une de ces par-
euses qui disent peu de paroles qui ne por-
tent coup. Je l'ai trouvée dans le dessein de
faire un étrange éclat. Son courroux a un peu
perdu de sa violence à ma prière : mais je ne
l'ai que suspendu ; c'est à vous, Madame, de
l'étouffer tout à fait.

M^e PATIN.

Mais encore que faudroit-il que je fisse pour
cela ?

M^r MIGAUD.

Il faudroit lui rendre visite, lui faire quel-
ques civilités.

M^e PATIN.

Moy lui rendre visite, lui faire des civili-
tés, moy, moy !

M^r MIGAUD.

Faites-lui donc au moins parler par quel-
que personne qui puisse la persuader mieux que
je n'ai fait. La chose est de conséquence, Ma-
dame.

M^e PATIN.

Mais je ne connois point les amis de cette
femme-là, & je ne veux point me donner de
peine pour les connoître.

M^r MIGAUD.

Cela n'est point si difficile ; & si l'on pouvoit
seulement trouver quelque habitude auprès
d'un certain Chevalier de Villefontaine.

M^e PATIN.

Le Chevalier de Villefontaine, dites-vous ?

LIER
e Dorimene, &
aller chez elle
nez vous-mêmes
UD.
ie pour vous
elle est d'une
ffensée, & elle
troublement dat
N.
oulez-vous di
omme moy qu
D.
plus facile
ridicules, & m
ins. Mais que
cela, vous vo
y a de certain
re plus enc
ous plaît ?
ame parfait
ne du monde
fait des jalou
é d'un fort ge
e vous voir po
roit troub
que recher
ordinaireme
illible.
ne crains point
omber aussi se
mon carosse.



M^r MIGAUD.

Oui Madame, c'est un homme qui la gouverne absolument.

M^e PATIN.

Ce Chevalier est amoureux de cette Marquise ?

M^r MIGAUD.

Non pas, Madame, c'est la Marquise qui est amoureuse du Chevalier, & le Chevalier a la bonté de souffrir qu'elle l'aime, parce qu'il y trouve son compte.

M^e PATIN.

Lifette, qu'est ceci !

M^r MIGAUD.

Faites parler cet homme-là, Madame ; il n'est pas que quelque femme de vos amies ne soit des siennes, & il a la reputation de connoître bien des Dames.

M^e PATIN.

J'aurai soin de m'en informer.

M^r MIGAUD.

Il y en a cinq ou six entr'autres, avec qui il a quelque espece d'engagement pour quelque façon de mariage, à ce que j'ai ouï dire.

M^e PATIN.

Ma pauvre Lifette !

M^r MIGAUD.

C'est un caractere d'homme fort particulier. Il a, comme je vous ai dit, ordinairement cinq ou six commerces avec autant de Belles : il leur promet tour à tour de les épouser, suivant qu'il a plus ou moins affaire d'argent. L'une a soin de son équipage, l'autre lui fournit de quoy jouer, celle-ci arrête les parties de son Tailleur, celle-là paye ses meubles & son appartement, & toutes ces Maîtresses sont comme autant de fermes qui lui font un gros revenu.

Voilà, c
tere, & je
connoître
fait point

C'est po
Marquise,
vous font t
me ; ne ne
en conjure
ne pouvez

* * * * *

M^e

C E M
C affai
homme !
premier j

Seroit-
fût fourb
der ?

Bon,
point fou
j'ai ouï d

Monfr
connois.

Il n'y

ALIER
AUD.
homme qui la

IN.
eux de cette

UD.
la Marquise
le Chevalier
ime, parce qu

N.

UD.
là, Madame
de vos amis
putation de

T.
er.,
D.

res, avec qu
pour quel
ouï dire.

fort particul
inairement
de Belles :
épouser, fu
l'argent. L
lui fournir
parties de
bles & son
sont com
nt un gros

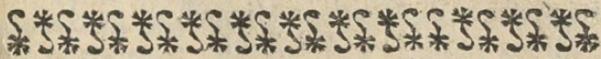
A LA MODE. 113

M^e PATIN.

Voilà, comme vous dites, un étrange caractère, & je ne sçai s'il n'y a point de risque à connoître un homme comme celui-là ; cela ne fait point d'honneur dans le monde.

M^r MIGAUD.

C'est pourtant le seul qui peut appaiser la Marquise, & vous épargner les demandes qui vous font tant de repugnance. Adieu, Madame ; ne négligez point cette affaire, je vous en conjure, elle est plus importante que vous ne pouvez vous l'imaginer.



SCENE III.

M^e PATIN, LISETTE.

LISETTE.

C E Monsieur Migaud regarde toujours vos affaires comme les siennes. Le pauvre homme ! il s'attend à devenir vôtre époux au premier jour.

M^e PATIN.

Seroit-il possible, Lisette, que le Chevalier fût fourbe au point qu'il a voulu me le persuader ?

LISETTE.

Bon, Madame, fourbe ; cela ne s'appelle point fourberie en termes de Cour, à ce que j'ai ouï dire. C'est gentillesse tout au plus.

M^e PATIN.

Monsieur Migaud ne sçait point que je le connois.

LISETTE.

Il n'y a pas d'apparence.



114 LE CHEVALIER
M^e PATIN.

Et ce qu'il m'en a dit est assurément sans dessein.

L I S E T T E.

Vraiment s'il vous avoit crûe de ses amies, il n'en auroit pas parlé si librement.

M^e PATIN.

Ah ! Lisette, le Chevalier me trompe assurément ; & je suis peut-être une de ces cinq ou six à qui il promet tour à tour.

L I S E T T E.

Voilà des tablettes qu'il m'a chargée de vous donner, & je n'ai pas voulu vous les rendre en présence de Monsieur Migaud.

M^e PATIN.

Tu as bien fait. Que veut-il que je fasse de ces tablettes ?

L I S E T T E.

Il a écrit quelque chose dessus, & ce sont peut-être les raisons qui l'ont empêché de vous attendre.

M^e PATIN.

Voyons. Ah ah ! vraiment le Chevalier n'est point si coupable : il n'est sorti apparemment, que pour avoir un pretexte de me faire cette galanterie.

L I S E T T E.

Comment donc, Madame ?

M^e PATIN.

Ce sont des vers les plus tendres du monde ; & si son cœur les a dictés, j'ai bien lieu d'en être contente. Monsieur Migaud est un médisant, le Chevalier est honnête homme.

L I S E T T E.

Oui Madame, assurément ; & pour moy je jurerois quasi qu'il vous aime.

M^e PATIN.

Il m'en a fait lui-même un million de sermens.

Ne vous d

Quel pa

C'est un p
que ce soit
romber de sa
drôle, Madam
lonner le div

Voyons
mon Maître
Et vous cr
vertir ?

Oui Mad
rela vous
pons.

Ce comm
Dorimene la
Dorimene,
justement,
Chevalier
puis plus.

Madam
troyois pa
tites bagat
que vous

Non, no
trigues po

Si vous
qu'à cont

L I S E T T E.

Ne vous dis-je pas ?

M^e P A T I N.

Quel papier as-tu là ?

L I S E T T E.

C'est un papier que j'ai trouvé ici : il faut que ce soit ce fou de Crispin qui l'ait laissé tomber de sa poche. Il y a quelque chose de drôle, Madame, & je l'ai gardé pour vous en donner le divertissement.

M^e P A T I N.

Voyons ce que c'est. *Liste des Maîtresses de mon Maître, avec leurs noms, demeures & qualitez.* Et vous croyez, Lisette, que cela doit me divertir ?

L I S E T T E.

Oui Madame. Lisez, lisez seulement le reste, cela vous donnera du plaisir, je vous en réponds.

M^e P A T I N

Ce commencement ne m'en fait point du tout. *Dorimene la médisante, ruë des mauvaises paroles.* Dorimene, Dorimene! Ah voila ma Marquise justement, Monsieur Migaud avoit raison, le Chevalier est un scelerat. Un siege, je n'en puis plus.

L I S E T T E.

Madame, Madame. Oh par ma foy je ne croyois pas que vous vous fâchiez de ces petites bagatelles. N'achevez pas, Madame, puisque vous êtes si sensible.

M^e P A T I N.

Non, non, je veux connoître toutes ses intrigues pour le haïr mortellement.

L I S E T T E.

Si vous êtes dans ce dessein-là, vous n'avez qu'à continuer.

116 LE CHEVALIER
M^e PATIN.

La sotte Comtesse, rue Betsy, à l'Hôtel de Picardie. Le traître!

La magnifique Marchande, rue des cinq Diamans, à la folie des Bourgeoises. Que je me veux de mal de l'avoir aimé!

Lucinde la coquette, en Cour, au grand Commun. Que je le hais!

Silvanie la précieuse, rue Montorgueil. Je le déteste.

Mademoiselle du Hazard, rue des bons enfans, au Repentir. C'est un monstre.

La grosse Marquise au teint luisant, rue du Plâtre, proche les enfans rouges. C'en est fait, je ne le veux plus voir.

L I S E T T E.

Mais, Madame. . .

M^e PATIN.

Non je ne le veux plus voir, résolument.

L I S E T T E.

Je crois que je l'entens.

M^e PATIN.

Où vas-tu?

L I S E T T E.

Je cours au devant de lui pour lui donner son congé de votre part.

M^e PATIN.

Non, non Lisette, laisse-le venir. Je veux le confondre, & voir avec quelle effronterie il soutiendra toute cette affaire.

L I S E T T E.

Le voici.



SCENE IV.

LE CHEVALIER, M^e PATIN,
LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN *au Chevalier.*

LA Baronne vous attend, vous dis-je.
LE CHEVALIER.

Nous avons du temps pour tout. Ah vous voilà, Madame. Que j'avois d'impatience de vous revoir !

M^e PATIN.

De quel quartier venez-vous, Monsieur ?
De la rue Montorgueil ? Des Enfants rouges ?
Est-ce la magnifique Marchande que vous venez de quitter ?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire, Madame ?

M^e PATIN.

Ce que je veux dire, perfide ?

CRISPIN.

Haye, haye.

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprends point du tout, je vous assure.

M^e PATIN.

Crispin m'entendra mieux. Approchez, Monsieur Crispin, approchez.

CRISPIN.

Madame.

M^e PATIN.

Approchez, vous dis-je. Connoissez-vous cette écriture ?



LE CHEVALIER
CRISPIN.

Madame... Je vais faire une petite commission que mon maître m'a donnée, je reviens tout à l'heure.

M^e PATIN.

Non, non, il faut m'expliquer tout ceci auparavant.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous vous-même, Madame; qu'est-ce que ce papier, je vous prie?

M^e PATIN.

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moy.

CRISPIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Veux-tu parler, maraut?

CRISPIN.

Monsieur, c'est la Liste de vos Maîtresses que Madame a achetée au Palais.

LE CHEVALIER.

La Liste de mes Maîtresses!

M^e PATIN.

Ah scelerat!

LE CHEVALIER.

Qui t'a fait écrire ces sottises-là, marouffe!

CRISPIN.

Ne vous ai-je pas dit, Monsieur, que c'étoit l'autre jour en badinant avec Janneton?

M^e PATIN.

Quelle est-elle Janneton?

LISETTE.

C'est une des maîtresses de Monsieur Crispin apparemment.

CRISPIN.

Non, le diable m'emporte; c'est cette marchande de bouquets qui est à la porte des Tuileries.

Qui ? cet

Comme

les créatures

aussi comme

les femmes des

cette Janneton

ble, c'est une

age elle se

bois ne ven

Quel ga

bois & de

C'est p

Janneton c

que comm

amis; &

dit, nous

cette Liste

qualitez &

l'imaginari

Fort bie

fié. C'est

mene, je

qu'un jeu

pas vrai,

Non, A

peut-être

Il y en a

mais ce n

que Mon

pens, & c

moy, je

fié.

A LA MODE.

119

M^e PATIN.

Qui ? cette malheureuse ?

CRISPIN.

Comment, Madame ! c'est une des plus jolies creatures que nous ayons. Il faut sçavoir aussi comme elle est employée, & combien de femmes des plus hupées sont ravies d'avoir cette Janneton-là dans leurs intérêts. Oh diable, c'est une illustre, vous dis-je, & qui ménage elle seule plus d'intrigues, que la Guerbois ne vend de lapins en toute une année.

M^e PATIN.

Quel galimatias me fais-tu là, de la Guerbois & de Janneton ?

CRISPIN.

C'est pour vous dire, Madame, que cette Janneton est une des amies de mon maître, & que comme je la trouve drôle, je suis de ses amis ; & que l'autre jour, comme je vous ai dit, nous nous mîmes à griffonner ensemble cette Liste, & nous forgeâmes des noms, des qualitez & des demeures, qui ne sont que dans l'imagination de Janneton & dans la mienne. |

M^e PATIN.

Fort bien, voila ton maître pleinement justifié. C'est un nom en l'air que celui de Dorimene, je ne la connois pas, & tout cela n'est qu'un jeu d'esprit de Monsieur Crispin : n'est-il pas vrai, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je connois Dorimene, & peut-être toutes celles qui sont sur ce papier. Il y en a même, je crois, beaucoup d'oubliées : mais ce ne sont point mes Maîtresses, & puisque Monsieur Crispin s'est diverti à mes dépens, & que cette liste vous irrite si fort contre moy, je prétens que ce soit lui qui me justifie.

ALIER

PIN.
faire une petite
m'a donnée,

TIN.
liquier tout ce

LIER.
même, Mad
vous prie ?
N.
s nouvelles a

N.

LIER.
?
N.
de vos Maî
Palais.

LIER.
!
N.

LIER.
cises-là, mar
N.
Monsieur, que
t avec Jannet
IN.

E.
le Monsieur

N.
e ; c'est cette
la porte des



LE CHEVALIER
CRISPIN.

Moy, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Oui coquin. Donnez-vous la peine de lire, Madame : & vous, Monsieur le maroufle, à chaque article expliquez à Madame les raisons qui me faisoient voir toutes ces femmes-là.

CRISPIN.

Voilà une bonne diable de commission. Monsieur, vous expliqueriez mieux que moy...

LE CHEVALIER.

Non non; vôtre imagination a fait la sotise, il faut que ce soit vôtre bouche qui la repare. Parlez, faquin, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

CRISPIN.

Mais que diable voulez-vous que je vous dise, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Lisez, lisez seulement, Madame.

M^e PATIN.

Ma pauvre Lisette, il le prend sur un ton qui me fait croire qu'il n'est point coupable.

LISETTE.

Et c'est ce ton-là qui me le feroit croire plus scelerat.

LE CHEVALIER.

Et bien, Madame, que ne l'interrogez-vous? qui vous retient ?

M^e PATIN.

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER.

Ah je m'expose à tout, Madame, & je n'ai rien à craindre.

M^e PATIN.

Ah Chevalier, que n'êtes-vous innocent ! mais je tâche en vain de vous trouver tel.

Qu'allez-

Qu'allez-vous
Comtesse qu
quel charm
elle ?

LE
Eclairci M

Vous voye
terroge.

1
Répondra

Que dir

Si tu ne
CR

Cette Co
c'est par un
re... Que
sotise, & p

La symp
demoiselle
qu'il lui ren
neur dans l

Eh fy,
qu'en sort
un peu en
res du ma
pour se div

Es-tu fo

Non, M
& je parle

L'heure

Tome

Qu'allez-vous faire, dites-moy, chez cette Comtesse qui demeure à l'Hôtel de Picardie ? quel charme, quel merite vous attire chez elle ?

LE CHEVALIER à *Crispin*.
Eclairci Madame.

CRISPIN.

Vous voyez que ce n'est pas moy qu'elle interroge.

LE CHEVALIER.

Répondras-tu ?

CRISPIN.

Que dirai-je ?

LE CHEVALIER.

Si tu ne parles. . .

CRISPIN à *Madame Patin*.

Cette Comtesse-là est une folle, Madame, & c'est par une espece de sympathie que mon maître. . . Que diable, vous me ferez dire quelque sottise, & puis vous vous fâcherez contre moy.

M^e PATIN.

La sympathie est admirable. Et cette Mademoiselle du Hazard, est-ce par sympathie qu'il lui rend visite, ou pour se faire honneur dans le monde ?

CRISPIN.

Eh fy, Madame, il ne la va jamais voir qu'en sortant de chez Rousseau. Quand il est un peu en train sur les trois ou quatre heures du matin, il va faire du bruit chez elle pour se divertir.

LE CHEVALIER.

Es-tu fou ?

CRISPIN.

Non, Monsieur, vous me dites de parler, & je parle, comme vous voyez.

M^e PATIN.

L'heure est fort bonne & fort commode. Et

la Marquise au teint luisant, quel engagement a-t-il avec elle ?

CRISPIN.

Ah Madame, il ne voit cette Marquise que par admiration.

M^e PATIN.

Comment par admiration ?

CRISPIN.

Oui Madame. Il y a quarante ans qu'elle en avoit trente, & elle n'en a presentement que trente-deux tout au plus. C'est une merveille au moins d'avoir trouvé le secret de vieillir si doucement.

M^e PATIN.

Ah, Chevalier, vôtre laquais est bien instruit.

CRISPIN.

Madame, je vous dis les choses en conscience.

M^e PATIN.

Il n'importe, je veux bien vous croire innocent, puisque vous tâchez de le paroître ; & je vous aurois, je crois, pardonné, si je vous avois trouvé coupable.

LE CHEVALIER.

Non, non, Madame, non je ne prétens point abuser de vôtre indulgence. Punissez-moy si je suis criminel. Voyez, examinez toute ma conduite. Les apparences sont terriblement contre moy, je vous l'avouë. Depuis deux mois entiers je me refuse à toutes les parties de plaisir qu'on me propose, je n'en trouve qu'à vous voir, qu'à vous aimer, qu'à vous le dire ; je vous le jure à tous momens ; je surmonte pour vous le persuader, l'aversion naturelle que les jeunes gens du siècle ont pour le mariage ; je renonce à toutes les compagnies, je romps vingt commerces des plus agréables, je desespere peut-être les plus aimables personnes

de Franc
rat ; je
verité,
vous en

Ah, C
sens bien
m'empêch

Voila
j'aye jan

M^e P.
CRI

M O
ta

Ah il
plaît ; j
en étior
vous pa
l'autre
Dis-lui

Non
aise, Ch
tendress
je m'ab
assez pe
d'autan

A LA MODE. 123

de France. Tout cela, Madame, est bien scelerat; je suis un perfide, il est vrai: mais en verité, Madame, ce n'étoit point à vous de vous en plaindre.

M^e PATIN.

Ah, Chevalier, que vous êtes méchant! Je sens bien que vous me trompez, & je ne puis m'empêcher d'être trompée.

LISSETTE.

Voila le plus impudent petit scelerat que j'aye jamais vû.



SCENE V.

M^e PATIN, LE CHEVALIER,
CRISPIN, LISETTE, LA BRIE.

LA BRIE.

Monsieur Guillemain, Madame, un Notaire demande à vous parler.

LE CHEVALIER.

Ah il faut le renvoyer, Madame, s'il vous plaît; je lui avois dit de venir, comme nous en étions demeurez d'accord: mais nous n'avons pas maintenant l'esprit assez libre l'un & l'autre pour songer à des affaires si serieuses. Dis-lui que je le verrai demain matin.

M^e PATIN.

Non, qu'il entre au contraire; je serai bien aise, Chevalier, de vous confondre à force de tendresse. Je veux vous croire aveuglément, je m'abandonne à votre bonne foy; si vous êtes assez perfide pour en abuser, vous en ferez d'autant plus coupable.

F ij



SCENE VI.

M^e PATIN, LE CHEVALIER,
M^e GUILLEMIN, LISETTE,
CRISPIN.

M^e PATIN.

A Pprochez, Monsieur, approchez.
LE CHEVALIER.

Non, Monsieur Guillemmin, retournez chez vous, je vous prie. Je vous avois averti ce matin pour un contrat de mariage : mais je ne prévois pas que la chose se fasse ; Madame a changé de pensée, je suis devenu en un moment le plus scelerat de tous les hommes, & parce que j'ai la reputation d'être trop aimé, je lui parois indigne de l'être.

GUILLEMIN.

Comment donc, Madame ? vous avez des sentimens bien étranges.

M^e PATIN.

Passez, passez dans mon cabinet, Monsieur Guillemmin, Monsieur deviendra raisonnable. Venez, Monsieur l'emporté, venez voir comme on vous croit indigne de la tendresse qu'on a pour vous.

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je ne veux point entrer dans toutes ces petites discussions.

M^e PATIN.

Mais il faut bien que nous convenions ensemble.

LE CHEVALIER.

Et c'est justement ce que j'apprehende, &

ce que je
fatigant
articles.
faire avec
vous dire
poussé gu
que avant
que j'ai p
vert des
dans le m
aux yeux
vous par
bien ? N
choses-là
& j'aim
jamais p

Oh
trop bie
dame n'
Elle vou
lui-même

Ah M
obligée
Monfieu
mon bie
dresse,
mille fo
fois plu

Voilà

Et bi
dame le
elle, d
elle me
tout ay

ce que je veux éviter. Je ne trouve rien de plus fatigant pour moy que des conventions, des articles. . . . Que voudriez-vous que j'allasse faire avec Monsieur dans votre cabinet ? *Quoy ?* vous dire qu'un jeune homme de qualité n'épouse gueres une veuve de Financier sans quelque avantage considerable ; que tout l'amour que j'ai pour vous ne me mettroit point à couvert des reproches qu'on me pourroit faire dans le monde ; & qu'enfin pour me justifier aux yeux de tous mes amis, il faudroit que vous parussiez m'avoir acheté de tout votre bien ? Non, Madame, je ne sçaurois dire ces choses-là, cela n'est point de mon caractère, & j'aimerois mieux être mort que d'en avoir jamais parlé.

GUILLEMIN.

Oh Madame, Monsieur le Chevalier sçait trop bien vivre : mais aussi, Monsieur, Madame n'ignore pas comme on fait les choses. Elle vous aime, & ce fera l'amour qui dressera lui-même les articles.

M^e PATIN.

Ah Monsieur Guillemin, que je vous suis obligée de lui parler comme vous faites ! Oui, Monsieur le Chevalier, si une donation de tout mon bien peut servir à vous témoigner ma tendresse, je suis au desespoir de n'en avoir pas mille fois davantage, pour vous prouver mille fois plus d'amour.

GUILLEMIN.

Voila ce qui s'appelle aimer, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Et bien, Monsieur Guillemin, puisque Madame le veut, passez dans son cabinet avec elle, dressiez le contrat comme il lui plaira ; elle me paroît si raisonnable, que je signerai tout aveuglément.

F ij

LIER
 VI.
 VALIER,
 ISETTE,
 rochez.
 ER.
 retournez chez
 is averti ce ma
 ge : mais je ne
 e ; Madame a
 enu en un mo-
 s hommes, &
 re trop aimé,
 vous avez de
 net, Monsieur
 ra raisonnable
 venez voir com-
 tendresse qu'on
 ER.
 oint entrer das
 conventions et
 ER.
 apprehende, &



126 LE CHEVALIER
GUILLEMIN.

Peut-on voir un Gentilhomme plus désintéressé ?

M^e PATIN.

Eh venez , Monsieur le Chevalier , venez vous-même , je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en , Madame , je vous prie ; je ne veux point que ma présence vous engage à plus que vous ne voudriez.

GUILLEMIN.

Eh , Madame , donnez - lui cette satisfaction.



SCENE VII.

M^e PATIN, LE CHEVALIER,
M^r GUILLEMIN, LA BRIE,
CRISPIN, LISETTE.

LA BRIE.

M Adame , voila Mademoiselle vôtre niece qui vous demande.

M^e PATIN.

Hé bien allez donc , Chevalier , aussi bien il ne faut pas qu'elle vous voye : mais revenez au plus vite au moins , j'en serai bientôt débarrassée.

LE CHEVALIER.

Je ne vous quitte que pour un moment.

M^e PATIN.

Vous rencontreriez ma niece par là , sortez par le petit escalier.

LE CHEVALIER à Crispin.

Courons vite chez la Baronne.

Faites ent

La voil



SC

M^e P A

M^r G

M^e A
ce

C'est
faire mon

Ah ma
moy. J'ai
lé, & vou
il a reçu
étoit ravi
haits vor
d'impatic
avertir.

Hé bi
affaire av
suite à la

Et mo
deux de
te, & il

M^e PATIN.

Faites entrer ma niece.

LA BRIE.

La voila, Madame.



SCENE VIII.

M^e PATIN, LUCILE,
M^r GUILLEMIN, LISETTE.

LUCILE.

M A tante, je viens vous dire.... Qui est
ce Monsieur-là?

M^e PATIN.

C'est un honnête Notaire qui vient pour
faire mon contrat de mariage.

LUCILE.

Ah ma tante, qu'il en fasse un aussi pour
moy. J'ai vû le Monsieur dont je vous ai par-
lé, & vous ne sçauriez croire avec quelle joye
il a reçû la proposition que je lui ai faite : il
étoit ravi, rien ne lui a paru difficile, ses sou-
hairs vont au-delà des miens, il a encore plus
d'impatience que moy, & je venois vous en
avertir.

M^e PATIN.

Hé bien, ma niece, je vais achever mon
affaire avec Monsieur, & nous songerons en-
suite à la vôtre.

LISETTE *bm.*

Et moy j'aurai soin de les empêcher toutes
deux de réussir. Il est temps que la chose éclai-
re, & il n'y a plus de momens à perdre.

F iiij



SCENE IX.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

MA pauvre Lisette, tu vois la fille du monde la plus contente; la joye où je suis ne peut s'égaler.

LISETTE.

Vous n'avez pas la mine de la garder longtemps, & si vôtre pere vient à sçavoir...

LUCILE.

Mon pere m'a toujours recommandé de plaire à ma tante, & il n'aura rien à me dire quand il me verra faire ce qu'elle fait. Il n'y a pas de meilleur moyen d'obeïr à l'un, & de gagner les bonnes graces de l'autre.

LISETTE.

Et oui, oui, voila un fort joli raisonnement: mais quand on vous a tant prêché de plaire à vôtre tante, c'étoit afin qu'elle épousât Monsieur Migaud, & qu'elle vous fist son heritiere; mais en se mariant à un homme de Cour, elle vous frustre de tout son bien.

LUCILE.

Oui, & moy en me mariant aussi à un homme de Cour, qui est un fort gros Seigneur, je n'ai que faire du bien de ma tante.

LISETTE.

Et croyez-vous qu'un homme de Cour puisse être riche au temps où nous sommes? Les Courtisans mal-aisez ne s'enrichissent point, & ceux qui sont le plus à leur aise, ne sont pas difficiles à ruïner.

Va, va, L
touche le pl
assez.

Et qui vou
jeunes Seigne
sripons en ma

Ah, celui-
jüre si amou
qu'il est imp
nête homm

Ah puis
dire.

J'ai ici v
Ecoute, L
& de sa fi

Voyons



LA B

LE Ch
ne sui
tantôt ici.

Vous av
ne impren

Va, va, Lisette, le bien n'est pas ce qui me
touche le plus, & pourvû qu'on m'aime, c'est
assez.

L I S E T T E.

Et qui vous répondra qu'on vous aime? Ces
jeunes Seigneurs d'aujourd'hui sont de grands
fripons en. matiere d'amour.

LUCILE.

Ah, celui-ci n'est pas comme les autres: il
jure si amoureuxment, & il a tant d'esprit,
qu'il est impossible qu'il ne soit pas un fort hon-
nête homme. Il fait des Vers au moins.

L I S E T T E.

Ah puis qu'il fait des Vers, il n'y a rien à
dire.

LUCILE.

J'ai ici un *impromptu* qu'il a fait pour moy.
Ecoute, Lisette, & juge par là de sa tendresse
& de sa sincerité.

L I S E T T E.

Voyons.



SCENE X.

LA BARONNE, LUCILE,
L I S E T T E.

LA BARONNE.

LE Chevalier n'est point venu chez moy, je
ne suis gueres contente de l'avoir trouvé
tantôt ici.

L I S E T T E à Lucile.

Vous avez toute la mine d'avoir perdu vo-
tre impromptu.

E F

LIER

IX.

ETTE.

vois la fille
la joye où

la garder long
çavoir...

ecommandé
rien à me dit
le fait. Il n'y
l'un, & de ga
e.

joli raison-
a tant prêché
oit afin qu'elle
qu'elle vous fit
ant à un homme
tout son bien.

ussi à un hom-
os Seigneur, je
nte.

de Cour puis-
sommes? Les
issent point, de
e, ne sont pas



LE CHEVALIER
LUCILE.

Non, le voilà, tiens, lis-le toi-même.

LA BARONNE.

Ah, ah, voici la chambrière avec une petite fille que je ne connois point. Que font-elles là ? écoutons.

L I S E T T E. *lit.*

*Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé :*

*Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.*

LA BARONNE.

Qu'entens-je ? voilà, je crois, les Vers que le Chevalier a faits pour moy.

LUCILE.

Hé bien, qu'en dis-tu ?

LA BARONNE *arrachant les Vers des mains de Lisette.*

Vous êtes bien curieuse, mamie, & je vous trouve bien impertinente de lire ainsi des papiers qu'on a perdus chez vous. Rendez-moy mes Vers, je vous prie, & . . .

LUCILE.

Comment donc, Madame, qu'est-ce que cela signifie ? *Qui est cette folle, Lisette ?*

LA BARONNE.

Quelle petite insolente est-ce là ?

L I S E T T E.

Par ma foy, cela est tout à fait drôle.

LUCILE.

Rendez-moy ce papier, Madame.

LA BARONNE.

Comment donc, que je vous rende ce papier ? vous êtes une plaisante petite creature, de vouloir avoir malgré moy des Vers qui m'appartiennent.

LUCILE.

Des Vers qui vous appartiennent ? je vous

A LA MODE.

131

trouve admirable , Madame , & vous êtes bien en âge qu'on fasse des Vers pour vous ! C'est pour moy qu'ils ont été faits , & vous ferez fort bien de me les rendre.

LA BARONNE.

Qui est cette petite ridicule , mamie ?

L I S E T T E .

Ah , ah , Madame , servez-vous de termes moins offençans , c'est la niece de Madame.

LA BARONNE.

Quand ce seroit Madame elle-même , je la trouverois fort impertinente de dérober des Vers qui n'ont jamais été faits que pour moy.

L I S E T T E .

Oh pour cela , entre vous le débat , s'il vous plaît.

L U C I L E .

Cela est bien impudent à une femme de votre âge.

L I S E T T E .

Mademoiselle.

LA BARONNE.

Cela est bien insolent à une petite fille comme vous.

L I S E T T E .

Ah , Madame.

L U C I L E .

Donnez-moy mes Vers , encore une fois.

LA BARONNE.

Taisez-vous petite sottie , & ne m'échauffez pas les oreilles.



E V J



SCENE XI.

M^e PATIN, LA BARONNE,
LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

AH par ma foy, ceci passe la raillerie, & vous faites bien de venir mettre le hola entre deux Dames qui s'alloient couper la gorge.

M^e PATIN.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous, Madame ?
Que vous a-t-on fait, ma niece ?

LUCILE.

Faites-moy rendre mes Vers, ma tante, ou Madame s'en repentira.

LA BARONNE.

Châtiez l'insolence de vôtre niece, ou je la châtierai moy-même.

M^e PATIN.

Doucement, doucement, Madame, s'il vous plaît. Mais quel est vôtre differend ?

LUCILE.

Comment, ma tante, je montre à Lisette des Vers qui ont été faits pour moy par la personne que vous sçavez, & cette Madame vient les arracher, en disant qu'ils sont faits pour elle.

M^e PATIN.

Eh bien, pourquoy s'emporter de cette sorte ? la moderation ne doit-elle pas être le partage d'une jeune fille ? & quoique vous soyez persuadée que la raison est pour vous, faut-il pour cela faire la harangere comme vous faites ?

LA BARONNE.

Qu'est-ce à dire ? la raison est pour elle. Je

A
bitiens moy
menti quan

Et quand
seant à vôtre
& ne devriez
la sorte pour

De méchans
jolis du mond
rez bien qu'il

Voyons de

Non, Ma
vous les di
par là que

Brûle des m

Mill

Et bien,

Et bien,
tenir que c

Oui, m

Vous v
point d'in
raison.

Vous ét
sommes t

Ah, c
au Chev

A LA MODE.

soutiens moy que ces Vers sont à moy, & qu'elle
a menti quand elle s'en veut faire honneur.

M^e PATIN.

Et quand cela seroit, Madame, est-il bien
seant à votre âge d'en venir à ces extremités,
& ne devriez-vous pas rougir de clabauder de
la sorte pour de méchans Vers?

LUCILE.

De méchans Vers, ma tante? ils sont les plus
jolis du monde: lisez-les seulement, & vous ver-
rez bien qu'ils sont faits tout exprés pour moy.

M^e PATIN.

Voyons donc, Madame, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Non, Madame, je ne les rendrai point. Je vais
vous les dire par cœur, & vous connoîtrez bien
par là que votre niece ne sçait ce qu'elle dit.

Le charmant objet que j'adore

Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé:

Mais je sens que je l'aime encore

Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LUCILE.

Et bien, ma tante? *Le charmant objet.*

M^e PATIN.

Et bien, ma niece, vous avez le front de sou-
tenir que ces Vers-là sont faits pour vous?

LUCILE.

Oui, ma tante.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, Madame, que je ne vous fais
point d'imposture, & que votre niece n'a pas
raison.

M^e PATIN.

Vous êtes toutes deux bien étranges, & nous
sommes toutes trois bien dupes. Tenez, Madame.

LA BARONNE.

Ah, ce sont les tablettes que je donnai hier
au Chevalier,

LIER

XI.

ARONNE
ETTE.

e la raillerie.
mettre le ho
couper la gorge

ous, Madame
ce?

s, ma tante,

NE.

niece, ou je

dame, s'il vo
rend?

atre à Lisette de

oy par la perso

Madame vient

t faits pour elle

N.

er de cette loc

pas être le pas

e vous soyez pe

us, faut-il por

vous faites?

NE.

est pour elle.



134 LE CHEVALIER

M^e PATIN.

C'est aussi lui qui me les a laissées.

L I S E T T E.

Voilà un fort bon incident.

L U C I L E.

Oh bien, je ne connois pas v^otre Chevalier : mais j'ai v^u faire les vers moy-même, & je vous ferai bien voir que je dis vrai. Adieu.

L A B A R O N N E.

Je vais chercher le Chevalier, Madame, & je le dévisagerai, si je le trouve.



SCENE XII.

M^e PATIN, LISETTE.

M^e PATIN.

A H Lisette, que je suis malheureuse ! Le Chevalier est un perfide qui trompoit la Baronne & moy, & c'est assurément lui-même qui cherche à tromper cette petite fille.

L I S E T T E.

Il en tromperoit mille autres sans scrupule, Madame. C'est le plus bel endroit de sa vie que de tromper.

M^e PATIN.

Je suis bien heureuse de n'avoir point encore signé le contrat. Allons renvoyer le Notaire, courons chez Monsieur Serrefort pour conclure nôtre mariage avec Monsieur Migaud, afin que je n'entende plus jamais parler de ce petit scelerat de Chevalier ; & s'il vient ici, dites au portier qu'on ne le laisse point entrer.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.



A foy, Monsieur, je n'y comprends rien, & il y a là-dessous quelque chose que nous n'entendons ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Tout cela ne me surprend point, Crispin.

CRISPIN.

Parbleu, cela est violent au moins, & je ne sçai comment l'entend Madame Patin: mais peu s'en est falu que son portier ne nous ait fermé la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Le portier est un maraut qui ne sçait ce qu'il fait.

CRISPIN.

Oh Monsieur, ce portier-là n'est point Suisse, il nous a parlé comme un homme. Avouiez-moy franchement la chose. Vous avez fait quelque bagatelle, & Madame Patin a appris de vos nouvelles, je gage.

LE CHEVALIER.

Ma foy mon pauvre ami, tu l'as deviné.

LE CHEVALIER
CRISPIN.

Il ne faut pas être grand sorcier pour devenir cela, & dès qu'il vous arrive quelque petit chagrin, on peut dire à coup sûr que c'est la suite de quelque sottise.

LE CHEVALIER.

Marant.

CRISPIN.

La, la, Monsieur, ne vous fâchez point, & dites-moy un peu de quelle espece est celle-ci.

LE CHEVALIER.

Ces Vers de la Baronne donnez à Madame Patin sont la cause de tout le desordre.

CRISPIN.

Et bien, morbleu, ne vous l'avois-je pas bien dit? La Baronne & elle se sont expliquées.

LE CHEVALIER.

Il s'en est trouvé encore une troisième qu'elle ne m'a nommée qu'en la traitant de petite étourdie. Il faut que ce soit ma petite brune.

CRISPIN.

Comment diable, est-ce qu'elle avoit aussi les mêmes Vers?

LE CHEVALIER.

Oui vraiment, & il y a plus de quinze jours que je n'en ai point employé d'autres.

CRISPIN.

Mais, Monsieur, car il n'y a personne dans ce logis, & nous pouvons parler en assurance de vos fredaines, de qui savez-vous cette aventure, s'il vous plaît?

LE CHEVALIER.

De la Baronne elle-même, que j'ai trouvée dans une colere épouvantable contre moy.

CRISPIN.

Cent diables, vous avez passé un mauvais quart-d'heure, & sans correction, Madame

A LA MODE. 137

La Baronne est la plus méchante carogne qu'il y ait au monde.

LE CHEVALIER.

D'accord : mais nous sçavons, Dieu merci, l'art de la mettre à la raison.

CRISPIN.

Vous êtes un fort habile homme.

LE CHEVALIER.

Il n'a pas falu grande habileté pour cela. Elle crioit comme une enragée, & j'ai crié cent fois plus haut qu'elle ; car il est bon quelquefois de faire le fier avec les Dames.

CRISPIN.

Le fier ?

LE CHEVALIER.

Oui le fier ; & quand j'ai vû sa fureur un peu diminuée, je me suis justifié le mieux qu'il m'a été possible.

CRISPIN.

Et elle a pris tout ce que vous lui avez dit pour argent comptant ?

LE CHEVALIER.

Non, elle s'est emportée plus fort que jamais, & je n'ai point trouvé d'autre moyen de la reduire, que de prendre un air de mépris pour elle qui l'a piquée jusqu'au vif.

CRISPIN.

Et cét air de mépris a réussi ?

LE CHEVALIER.

A merveilles, & nous sommes meilleurs amis que nous n'avons encore été.

CRISPIN.

La pauvre femme ! Mais ne craignez-vous rien, lors qu'elle sçaura vôtres mariage avec Madame Patin ?

LE CHEVALIER.

Et que voudrois-tu que je craignisse ?



LE CHEVALIER
CRISPIN.

Que sçai-je ? Une femme diableſſe eſt quel-
quefois pire qu'un vrai diable. Celle-ci tire
un lievre auſſi ſeulement qu'un homme, com-
me vous ſçavez, & elle ne craindra peut-être
pas plus de tuer un homme, que de tirer un
lievre.

LE CHEVALIER.

Nous l'adoucirons ; & comme elle ne veut
qu'un mari, pour la conſoler de m'avoir per-
du je te la ferai épouſer, ſi le cœur t'en dit.

CRISPIN.

Et la, la, Monſieur, ne raillois point ; elle
ne perdroit peut-être pas au change, je vous
en répons.

LE CHEVALIER.

Je l'entens bien ainſi, vraiment ; & ſi cer-
tain deſſein que j'ai dans la tête pouvoit réuſ-
ſir, je te donnerois à choiſir d'elle, ou de Ma-
dame Patin.

CRISPIN.

De Madame Patin ? Ah, ah, voici quelque
choſe d'aſſez drôle.

LE CHEVALIER.

Ah, mon pauvre garçon !

CRISPIN.

Ouais....

LE CHEVALIER.

Je crois que je ſuis amoureux, Crispin,
moy qui ne croyois pas pouvoir l'être.

CRISPIN.

Amoureux ! & de qui ?

LE CHEVALIER.

De cette petite creature dont je t'ai parlé.

CRISPIN.

De la petite Brune ?

LE CHEVALIER.

D'elle-même.

A LA MODE.

139

CRISPIN.

Oh pour cela , le diable m'emporte si je vous comprends. Que venez-vous donc faire chez Madame Patin ?

LE CHEVALIER.

La ménager comme la Baronne ; & il faut que dans cette affaire l'une ou l'autre me rende un service considerable.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à le leur proposer , elles le feront de grand cœur assurément.

LE CHEVALIER.

Elles le feront sans penser le faire.

CRISPIN.

Mais encore de quelle manière ?

LE CHEVALIER.

Ma petite Brune , à ce que j'ai pû sçavoir , est une heritiere considerable , mais d'une naissance peu proportionnée à un si gros bien.

CRISPIN.

Ce n'est pas là une raison qui vous embarrasse.

LE CHEVALIER.

Au contraire , c'est ce qui m'a fait prendre la resolution de l'enlever. Sa famille après cela sera trop heureuse que je l'épouse. Je n'ai en lieu de seüreté cependant , & je ne m'épouserai point qu'on ne lui fasse de grands avantages.

CRISPIN.

Et à quoy la Baronne & Madame Patin peuvent-elles être utiles dans cette affaire ?

LE CHEVALIER.

Quoy tu ne vois pas cela tout d'abord ?

CRISPIN.

Non.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas en argent comptant , comme tu sçais , & je veux que mes deux vieilles



m'en fournissent à l'envi l'une de l'autre, & me facilitent ainsi la conquête de ma jeune maîtresse.

CRISPIN.

Tudieu ! c'est le bien prendre : vous entendez les affaires à merveilles. Mais je vois venir Madame Patin.

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tu vas voir le manège que je vais faire avec celle-ci. Ah pafsanbleu laissez-moy rire, Crispin, laissez-moy rire ; quand j'en devrois être malade, il m'est impossible de m'en empêcher.

CRISPIN.

Il faut que je me mette de la partie.



SCENE II.

M^e PATIN, LE CHEVALIER,
LISETTE, CRISPIN.

M^e PATIN.

AH, ah Monsieur, vous voilà de bien bonne humeur, & je ne sçai vraiment pas quel sujet vous croyez avoir de vous tant épanouir la rate.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, Madame : mais je suis encore tout rempli de la plus plaisante chose du monde. Vous vous souvenez des Vers que je vous ai tantôt donnez ?

M^e PATIN.

Oui, oui je m'en souviens, & vous vous en souviendrez aussi, je vous assure.

A LA MODE.
LE CHEVALIER.

141

Si je m'en souviendrai, Madame ? Ils sont cause d'un incident dont j'ai pensé mourir à force de rire, & je vous jure qu'il n'y a rien de plus plaisant.

M^e PATIN.

Où en est donc le plaisant, Monsieur ?

LISÉTTÉ.

Voici quelque piece nouvelle.

LE CHEVALIER.

Le plaisant ? le plaisant, Madame, est que quatre ou cinq godelureaux se sont fait honneur de mes Vers. Comme vous les avez applaudis, je les ai crûs bons, & je n'ai pû m'empêcher de les dire à quelques personnes. Je vous en demande pardon, Madame, c'est le foible de la plupart des gens de qualité qui ont un peu de genie. On les a retenus, on en a fait des copies, & en moins de deux heures ils sont devenus vaudevilles.

CRISPIN *bas.*

L'excellent fourbe que voila !

LISÉTTÉ *bas.*

Où veut-il la mener avec ces vaudevilles ?

M^e PATIN à *Lisette.*

Ecoutons ce qu'il veut dire ; il ne m'en fera plus si facilement accroire. Hé bien, Monsieur, vous êtes bien content de voir ainsi courir vos ouvrages ?

LE CHEVALIER.

N'en êtes-vous pas ravie, Madame ? Car enfin puis qu'ils sont pour vous, cela vous fait plus d'honneur qu'à moy.

M^e PATIN.

Ah scelerat !

LE CHEVALIER.

Nôtre Baronne au reste n'a pas peu contribué à les mettre en vogue. Têtebleu, Mada-

CHEVALIER

l'une de l'autre
nquète de ma

IN.

rendre : vous
s. Mais je vo

CHEVALIER.

le manège
n palfanbleu
moy rire ;
il m'est impo

N.

de la partie.

E II.

CHEVALIER

CRISPIN.

IN.

vous voila de
je ne sçai vian
z avoir de voi

CHEVALIER.

on, Madame
de la plus pla
s souvenez de
nez ?

IN.

viens, & vous
vous assure.



LE CHEVALIER

me, que c'est une incommode parente que cette Baronne, & qu'elle me vend cher les espérances de sa succession.

L I S E T T E.

Le fripon ! la Baronne est sa parente comme je la suis du grand Mogol.

M^e P A T I N.

Ecoutez jusqu'à la fin.

L E C H E V A L I E R.

Vous ne sçauriez croire jusqu'où vont les folles visions de cette vieille, & les folies qu'elle feroit dans le monde, pour peu que mes manieres répondissent aux siennes.

C R I S P I N *bas.*

Cet homme-là vaut son pesant d'or.

L E C H E V A L I E R.

J'ai passé chez elle pour lui parler de quelque argent qu'elle m'a prêté, & que je veux rendre, s'il vous plaît, Madame, pour en être débarassé tout à fait.

C R I S P I N.

Le Royal fourbe !

L E C H E V A L I E R.

Je lui ai dit vos Vers par maniere de conversation ; elle les a trouvez admirables, elle me les a fait repeter jusqu'à trois fois, & j'ai été tout étonné que la vieille surannée les sçavoit par cœur. Elle est sortie tout aussitôt, & s'en est allée apparemment de maison en maison chez toutes ses amies faire parade de ces Vers, & dire que je les avois faits pour elle.

M^e P A T I N.

S'il disoit vrai, Lisette ?

L I S E T T E.

Que vous êtes bonne, Madame ! Et j'annonce quand il diroit vrai pour la Baronne, comment se tireroit-il d'affaire pour votre niece ?

A

Oh patience
on me pend

L E

Mais voici
ai passé aux
ng ou six bea
six, & il ne
nous vivons
sont tout

Hé bien, M

L

Hé bien,
Marquis des
question à u
Terrier les a
que le Chev
leur pour sa
res femme
elles trouvée
une Scene

Cesont des
esprits, de p

Bon, elle

Comment

dans le ridi

lent battre p

ces deux pa

Baronne ne

Je creve,

non.

Eh, mer



A LA MODE.
CRISPIN.

143

Oh patience, s'il demeure court je veux
qu'on me pend.

LE CHEVALIER.

Mais voici bien le plus plaisant, Madame,
j'ai passé aux Tuilleries, où j'ai rencontré
cinq ou six beaux esprits: oui, Madame, cinq
ou six, & il ne faut point que cela vous éton-
ne; nous vivons dans un siècle où les beaux es-
prits sont tout à fait communs au moins.

M^e PATIN.

Hé bien, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Hé bien, Madame, ils m'ont conté que le
Marquis des Guerets avoit donné les Vers en
question à une petite Grisette; que l'Abbé du
Terrier les avoit envoyez à une de ses amies:
que le Chevalier Richard s'en étoit fait hon-
neur pour sa maîtresse, & que deux de ces pau-
vres femmes s'étoient malheureusement pour
elles trouvées avec la Baronne, où il s'étoit pas-
sé une Scene des plus divertissantes.

M^e PATIN.

Ce sont des bons fots, Monsieur, que vos beaux
esprits, de plaisanter de cette aventure-là.

L I S E T T E.

Bon, elle prend la chose comme il faut.

LE CHEVALIER.

Comment, Madame, vous n'entrez donc point
dans le ridicule de ces trois femmes qui se veu-
lent battre pour un Madrigal? & la bonne foy de
ces deux pauvres abusées, & la folie de notre
Baronne ne vous font point pâmer de rire?

M^e PATIN à Lisette.

Je creve, & je ne sçai si je me dois fâcher ou
non.

L I S E T T E.

Eh, merci de ma vie, pouvez-vous mal faire

ALIER
mode parente
me vend chez la

TE.
est sa parente
ogol.
IN.

LIER.
jusqu'ou vo
elle, & les
de, pour pe
aux sienes.

N bas.
pesant d'or.
LIER.
lui parler de
té, & que
it, Madame,
t.
N.

LIER.
r maniere de
z admirables
à trois fois,
lle surannée les
tie tout aussit
de maison en
faire parade de
ois faits pour
N.

E.
Madame! Et
pour la Baro
ffaire pour



en vous fâchant contre un petit fourbe comme celui-là?

LE CHEVALIER.

Vous ne riez point, Madame?

CRISPIN.

Tu ne ris point, Lisette?

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, Madame, il vous fâche que des Vers faits pour vous, soient dans les mains de tout le monde. Je suis un indiscret, je l'avouë, de les avoir rendus publics, je vous demande à genoux mille pardons de cette faute, Madame, & je vous jure que l'air que j'ai fait sur ces malheureux Vers n'aura pas la même destinée, & que vous serez la seule qui l'entendrez.

M^e PATIN.

Vous avez fait un air sur ces paroles, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, & je vous conjure de l'écouter: il est tout plein d'une tendresse que mon cœur ne sent que pour vous, & je jugerai bien par le plaisir que vous aurez à l'entendre, des sentimens où vous êtes à présent pour moi.

LISETTE.

Le double chien la va tromper en musique.

LE CHEVALIER *après avoir chanté tout l'air dont il repete quelques endroits.*

Avez-vous remarqué, Madame, l'agrément de ce petit passage? *Il chante.* Sentez-vous bien toute la tendresse qu'il y a dans celui-ci? *Il chante.* Ne m'avouërez-vous pas que celui-là est bien passionné? *Il chante encore.* Vous ne dites rien? Ah, Madame, vous ne m'aimez plus, puisque vous êtes insensible au cromatique dont cet air est tout rempli.

M^e PA-

A LA MODE.

145

M^e PATIN.

Ah méchant petit homme , à quel chagrin
m'avez-vous exposée ?

LE CHEVALIER.

Comment donc , Madame ?

M^e PATIN.

J'étois une des Actrices de cette Scene que
vous trouvez si plaisante.

LE CHEVALIER.

Vous , Madame ?

M^e PATIN.

Moy-même , & c'est en cet endroit qu'elle
s'est passée entre la petite Grisette , la Ba-
ronne & moy.

LE CHEVALIER.

Ah pour le coup il y a pour en mourir ,
Madame. Oui je sens bien que pour m'ache-
ver vous n'avez qu'à me dire que vous me
haïssez autant que je le merite. Faites-le ,
Madame , je vous en conjure , & donnez-moy
le plaisir de vous convaincre que je vous ai-
me , en expirant de douleur de vous avoir of-
fensée.

M^e PATIN.

Levez-vous , levez-vous , Monsieur le Che-
valier.

CRISPIN.

La pauvre femme !

LE CHEVALIER.

Ah Madame , que je merite peu . . .

M^e PATIN.

Ah petit cruel , à quelle extremité avez-
vous pensé porter mon dépit ! Sçavez - vous
bien , ingrat , qu'il ne s'en faut presque rien
que je ne sois la femme de Monsieur Migaud ?

LE CHEVALIER.

Si cela est , Madame , j'irai déchirer sa robe
entre les bras même de la Justice , & je me

Tome I.

G

M^e PA.



ferai la plus sanglante affaire. . . .

M^e PATIN.

Non, non, Chevalier, laissez-le en repos, le pauvre homme ne sera que trop malheureux de ne me point avoir : mais je vous avoué qu'il m'auroit si j'avois trouvé mon beau-frere chez lui ; heureusement il n'y étoit pas.

LE CHEVALIER.

Ah je respire. Je viens donc de l'échapper belle, Madame ?

M^e PATIN.

Vous vous en seriez consolé avec la Baronne.

LE CHEVALIER.

Eh fy, Madame, ne me parlez point de cela, je vous prie. Je ne songe uniquement, je vous jure, qu'à lui donner mille pistoles que je lui dois, & qu'il faut que je lui paye incessamment, Madame, je vous en conjure.

M^e PATIN.

Si vous êtes bien véritablement dans ce dessein, j'ai de l'argent, Chevalier, venez dans mon cabinet.



SCENE III.

M^e PATIN, LE CHEVALIER,
LA BRIE, LISETTE,
CRISPIN.

LA BRIE.

Voila Monsieur Serrefort qui monte.

M^e PATIN.

Ah bons Dieux, comment ferons-nous ? Allez m'attendre chez vôtre Notaire, & me laissez

Crispin pour
seule.

L
Demeure
de Madame.

Me donne

L

Tais-toy

Sauvez-

tantôt.

L

Adieu,

Tiens-t

ton maître



S

M^e SER

O N
mo
demandé.

On vou
vois nulle
venir ici.

Cela n
sise de sç

A LA MODE. 147

Crispin pour vous faire avertir quand je serai seule.

LE CHEVALIER.

Demeure ici, Crispin, & attends ici l'ordre de Madame.

CRISPIN.

Me donnera-t-elle les mille pistoles ?

LE CHEVALIER.

Tais-toy, marouffe.

M^e PATIN.

Sauvez-vous par le petit escalier comme tantôt.

LE CHEVALIER.

Adieu, Madame.

M^e PATIN.

Tiens-toy sur ce petit degré par où sort ton maître.



SCENE IV.

M^e SERREFORT, M^e PATIN,
L I S E T T E.

SERREFORT.

O N m'a dit que vous aviez passé chez moy, Madame, & que vous m'y aviez demandé.

M^e PATIN.

On vous a dit vrai, Monsieur: mais je n'avois nullement recommandé qu'on vous dit de venir ici.

SERREFORT.

Cela ne fait rien, Madame, & je suis bien aise de sçavoir ce que vous me vouliez, ou-

G ij

LIER
e...
N.
ssez-le en rep
trop malheure
vous avoué q
beau-frere de
t pas.
ER.
nc de l'écha
N.
avec la Baronn
IER.
ez point de ces
quément, je vo
stoles que je
paye incessan
onjure.
N.
ment dans ce d
er, venez de

III.
HEVALIER
SETTE,
N.

qui monte.
N.
ferons-nous ?
taire, & me lais



tre que j'ai de mon côté quelque chose à vous
communiquer touchant l'affaire de ce matin.

M^e PATIN.

Quelle affaire, Monsieur, l'affaire de ce
matin? Ne m'avez-vous pas promis de me lais-
ser en repos, & de ne vous en plus mêler?

SERREFORT.

Oui, Madame: mais on nous a fait parler,
à Monsieur Migaud & à moy, pour le diffé-
rend que vous avez eu avec cette Marquise.

M^e PATIN.

Et bien, Monsieur, pour peu d'avance qu'el-
le fasse, je verrai ce que j'aurai à faire.

SERREFORT.

Comment, Madame des avances? C'est à
vous à en faire, s'il vous plaît, & il n'y a
point à hésiter même.

M^e PATIN.

Je ferois des avances, moy qui suis offen-
sée? Ah vraiment, on voit bien que vous ne
sçavez gueres les affaires du point d'honneur.

SERREFORT *tirant un papier de
sa poche.*

Voilà des articles d'accommodement que
j'ai dressez; vous verrez par là si je sçai ce
que c'est.

M^e PATIN.

Des articles, des articles! Ah voyons un
peu ces articles, je vous prie. Cela est trop
plaisant, des articles! Vous vous êtes fait
mon Plenipotentiaire, à ce que je vois.

SERREFORT.

Voici ce que c'est, Madame.

M^e PATIN.

Ecoutons ces articles. Ce sont des articles,
Lifette.

SERREFORT *lit.*

Premierement il faudra que vous vous ren-

diez au logis de la Marquise, modestement
vêtuë.

M^e PATIN.

Modestement ?

SERREFORT.

Oui, Madame, modestement ; en robe ce-
pendant, mais avec une queuë plus courte que
celle que vous portez d'ordinaire.

M^e PATIN.

Oh pour l'article de la queuë, je suis déjà
fa tres-humble servante, & je ne rognerois
pas deux doigts de ma queuë pour toutes les
Marquises de la terre.

SERREFORT.

Arrivée chez la Marquise, vous la deman-
derez au laquais qui sera de garde.

M^e PATIN.

Un laquais de garde, Monsieur, un laquais
de garde ! Il semble que vous parliez de quel-
que Officier.

SERREFORT *continuant à lire.*

Et pendant que ledit laquais ira avertir sa
maîtresse que vous êtes dans l'antichambre,
vous y demeurerez debout & sans murmurer,
jusqu'à ce qu'il plaise à Madame la Marquise
de vous faire entrer.

M^e PATIN.

Non, Monsieur Serrefort, non ; pour de-
meurer dans l'antichambre, je n'en ferai rien,
debout sur tout. Cela ne sera pas sans mur-
murer, cela ne se pourroit.

SERREFORT.

Il faudra bien que cela soit pourtant. *il*
lit. Quand la Marquise sera visible. . .

M^e PATIN.

Eh, Monsieur, ce n'est pas la peine d'a-
chever.

G iij

150 LE CHEVALIER
SERREFORT.

Oui, Madame: mais sçavez-vous bien que vous n'avez point d'autre expedient pour sortir d'affaire, & que ce sont ici les dernieres paroles qu'elle nous a fait porter par son Ecuyer?

M^e PATIN.

Par son Ecuyer, Monsieur, par son Ecuyer: Oh vraiment il faut attendre à faire cet accommodement que j'aye un Ecuyer comme elle; & quand nous agirons d'Ecuyer à Ecuyer, il ne faudra peut-être pas tant de ceremonie.

SERREFORT.

Comment donc, Madame, un Ecuyer? Etes-vous femme à Ecuyer, s'il vous plaît? & ne songez-vous pas....

M^e PATIN.

Tenez, Monsieur, point de contestation, je vous prie. Je n'aime pas les disputes, & pour peu que vous m'obstiniez, vous me ferez prendre des Pages.

SERREFORT.

Ah je vois ce que c'est, vôtre entêtement continuë; il est désormais impossible de vous en corriger, & vds manieres me confirment à tous momens les avis qu'on m'a donnez.

M^e PATIN.

Comment donc, Monsieur, quels avis? Avez-vous des espions pour examiner ma conduite?

SERREFORT.

Morbleu, Madame, j'en sçai plus que je n'en voudrois sçavoir.

M^e PATIN.

Eh bien, Monsieur, tâchez de l'oublier.

SERREFORT.

Mais vous ne nous manquerez pas de parole impunément, & il ne sera pas dit que vous aurez jetté ma fille dans le même déreglement

d'esprit où vous êtes , & que son pere l'ait souffert sans ressentiment.

M^e PATIN.

Quel discours est-ce là ? Que voulez-vous dire ? suis - je une déréglée , s'il vous plaît ? Ecoutez , Monsieur Serrefort , vous me ferez raison des termes offençans dont vous vous servez , prenez-y garde , je vous en avertis.

SERREFORT.

Ecoutez , Madame Patin , il n'y a qu'un mot qui serve. Je suis bien informé que vous voulez épouser un gueux de Chevalier , qui se moquera de vous dès le lendemain de vos nôces. Je sçai de bonne part que ma fille s'entête de quelque espece de Marquis plus gueux peut-être que vôtre Chevalier. Monsieur Migaud sçait tout cela comme moy : mais nous ne demeurerons pas les bras croisez ni l'un ni l'autre , & nous vous rendrons raisonnable malgré vous-même.

M^e PATIN.

Oh bien , Monsieur Serrefort , je vous en défie. Songez à le devenir , Monsieur Serrefort , & ne mettez pas ici les pieds que vous ne vous soyez rendu plus sage.

SERREFORT.

Oh ventrebleu , Madame , j'y viendrai jour & nuit , de moment en moment ; & je vais si bien assieger vôtre maison & la mienne , qu'il n'y entrera personne à qui je ne fasse sauter les fenêtres , pour peu qu'il ait de l'air d'un Marquis , ou d'un Chevalier.

M^e PATIN.

Et pour moy , qui ne suis pas si méchante que vous , je vous prierai seulement de descendre l'escalier tout au plus vite , & de ne pas regarder derriere vous.

G iij

LE CHEVALIER
SERREFORT.

Adieu, Madame Patin.

M^e PATIN.

Adieu, Monsieur Serrefort.

SERREFORT.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles, Madame Patin.

M^e PATIN.

Je n'en veux point apprendre, Monsieur Serrefort.

SERREFORT.

Adieu, Madame Patin.

M^e PATIN.

Adieu, Monsieur Serrefort.



SCENE V.

M^e PATIN, LISETTE.M^e PATIN.

HE' bon Dieu, quelle rage cet homme a-t-il contre moy? Quel acharnement à me persecuter, Lisette! A-t-on jamais rien vû de plus étrange?

LISETTE.

Oh pour cela il devient de jour en jour plus insupportable.

M^e PATIN.

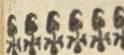
N'est-il pas vrai?

LISETTE.

Parce que Monsieur le Chevalier est un jeune homme assez mal dans ses affaires, & que Monsieur Serrefort prévoit qu'en l'épousant vous allez faire un mauvais marché, il veut vous empêcher de le conclure; cela est bien impertinent, Madame.

Tout ce

Bon; qu'il faut que

Tout ce
lier ne vienn
& qu'il ne
apparentée.M^e P

P Lait-i
Va dire
raisons je
res, & qu
cette heur

N'avez
dame?Non,
tiente.Il me ser
qu'il rend
ces mille p

J'aurai

A LA MODE.

153

M^e PATIN.

Tout ce qu'il fera ne servira de rien.

L I S E T T E.

Bon ; quand vous avez resolu quelque chose,
il faut que cela passe.

M^e PATIN.

Tout ce que je crains , c'est que le Cheva-
lier ne vienne à connoître Monsieur Serrefort,
& qu'il ne se dégoûte en me voyant si mal
apparentée. Crispin.



S C E N E VI.

M^e PATIN, CRISPIN,
L I S E T T E.

CRISPIN.

P Laît-il , Madame ?

M^e PATIN.

Va dire à ton maître que pour de certaines
raisons je ne le puis voir que sur les dix heu-
res , & qu'il ne manque pas de venir juste à
cette heure-là.

CRISPIN.

N'avez-vous que cela à lui faire sçavoir , Ma-
dame ?

M^e PATIN.

Non , va vite , j'ai peur qu'il ne s'impa-
tiente.

CRISPIN.

Il me semble , Madame qu'il seroit à propos
qu'il rendît au plutôt à Madame la Baronne
ces mille pistoles dont il vous a parlé.

M^e PATIN.

J'aurai soin de les lui tenir toutes prêtes.

G. V.



J'aurois soin de les lui porter , si vous vouliez.

M^e PATIN.

Dis-lui bien que je vais penser à lui jusqu'à ce que je le voye.

CRISPIN.

Je lui dirai , Madame. *Il demeure seul.* Oh ça, puisque je n'ai point d'argent à porter à mon maître , ce que j'ai à lui dire n'est point si pressé. Reflectifions un peu sur l'état present de nos affaires. Voilà Monsieur le Chevalier de Villefontaine en train d'attraper mille pistoles à Madame Patin , & autant à la vieille Baronne. Il n'y a pas grand mal à ces deux articles : mais c'est pour enlever une petite fille ; il y a quelque chose à dire à celui-là. La Justice se mêlera infailliblement de cette affaire , & il lui faudra quelqu'un à pendre. Monsieur le Chevalier se tirera d'intrigue , & vous verrez que je serai pendu pour la forme : cela ne vaudroit pas le diable , & je crois que le plus sûr , est de ne me point mêler de tout cela , & de tirer adroitement mon épingle du jeu. Que sçait-on ? il m'arrivera peut-être d'un autre côté quelque bonne fortune à quoy je ne m'attens pas. S'il étoit vrai que Madame la Baronne ne voulût qu'un mari , je serois son fait aussi-bien qu'un autre , elle pourroit bien m'épouser par dépit. Il arrive tous les jours des choses moins faisables que celle-là , & je ne serois pas le premier laquais qui auroit coupé l'herbe sous le pied à son maître. Allons faire sçavoir au mien ce que Madame Patin m'a dit de lui dire , & selon la part qu'il me fera des mille pistoles , je verrai ce que j'aurai à faire.

Fin du quatrième Acte.



SCE
M^r SE



Au me
ma petit
çon ; &
missions
qui veu
maître

Com
service
ner ce

J'ai co
m'étoit
crû qu'
c'étoit

Tu





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

M^r SERREFORT, LISETTE.

SERREFORT.



E crains rien, ma pauvre Lisette,
ne crains rien, Madame Patin ne
sçaura pas que l'avis est venu de
toy.

LISETTE.

Au moins, Monsieur, vous sçavez bien que
ma petite fortune dépend d'elle en quelque fa-
çon; & si ce n'étoit que vous donnez des com-
missions à mon pere, à mon cousin, & à celui
qui veut m'épouser, je ne trahirois pas ma
maîtresse pour vous faire plaisir.

SERREFORT.

Comment? sçais-tu bien que c'est le plus grand
service que tu lui puisse rendre, que de détour-
ner ce mariage?

LISETTE.

J'ai toujourns travaillé pour cela autant qu'il
m'étoit possible. Dans les commencemens j'ai
crû qu'elle se moquoit: mais quand j'ai vû que
c'étoit tout de bon, j'ai couru vous avertir.

SERREFORT.

Tu as parfaitement bien fait.

G. vj

La partie est faite pour cinq heures du matin. Madame est dans son cabinet, qui compte de l'argent, dont Monsieur le Chevalier lui a dit avoir affaire, & il viendra ici dans une petite demi-heure avec son Notaire : c'est l'ordre de Madame.

S E R R E F O R T.

La malheureuse !

L I S E T T E.

Ils seront bien surpris tous deux de vous voir à leurs nôces, sans en avoir été prié.

S E R R E F O R T.

Ils ne s'y attendent gueres.

L I S E T T E.

Vous n'êtes pas le seul obstacle que j'ai préparé à leurs desseins.

S E R R E F O R T.

Comment donc, qu'as-tu fait encore ?

L I S E T T E.

Il y a une vieille plaideuse de par le monde, qui est aussi amoureuse du Chevalier que Madame votre belle-sœur pour le moins. Je l'ai fait avertir par un Solliciteur de procès, qui est mon compere, de tout ce qui se prépare ici, & je répondrais bien qu'elle ne manquera pas de se trouver aux fiançailles.

S E R R E F O R T.

Cela est fort bien imaginé.

L I S E T T E.

Pour vous, il faut s'il vous plaît, que vous demeuriez quelque temps caché dans ma chambre, & je vous avertirai quand ils seront avec le Notaire.

S E R R E F O R T.

C'est bien dit. Oh, ventrebleu, ma pendarde de belle-sœur n'est pas encore où elle s'imagine.

Elle fait
tion, & il
felle vôt
tend lui do
à Monsieur

Ah, l'en
à ma fille l
reau que j'
avant que

Non : ma
donner un
en peine q

La mise

Et je ne
felle Lucil
vre les bon

J'y donne
une famille

Je crois
chambre :
& tâchez
seur Serr
idens qu'i

L I S E T T E.

Elle fait de grands projets pour vôtre satisfaction , & il ne tiendra pas à elle que Mademoiselle vôtre fille ne suive l'exemple qu'elle prétend lui donner : j'en ai déjà dit tantôt un mot à Monsieur Migaud.

S E R R E F O R T.

Ah , l'enragée ! c'est donc elle qui a donné à ma fille la connoissance d'un petit godelureau que j'ai trouvé chez moy un moment avant que tu vinsses.

L I S E T T E.

Non : mais c'est elle qui lui conseille de vous donner un gendre à sa fantaisie , sans se mettre en peine qu'il soit à la vôtre.

S E R R E F O R T.

La misérable !

L I S E T T E.

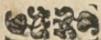
Et je ne répondrais pas trop que Mademoiselle Lucile n'eût un fort grand penchant à suivre les bons conseils de sa tante.

S E R R E F O R T.

J'y donnerai bon ordre : c'est une peste dans une famille bourgeoise qu'une Madame Patin.

L I S E T T E.

Je crois que je l'entens. Voila la clef de ma chambre : allez vous y enfermer au plus vite, & tâchez de ne vous point ennuyer. *Bas.* Monsieur Serrefort verra peut-être ce soir plus d'invidens qu'il ne s'imagine.



ER

heures du ma-
t, qui compte
chevalier lui
dans une pe-
: c'est l'ordre

de vous voit
ié.

que j'ai pre-

ore ?

monde, qui
e Madame
fait aver-
qui est mon
ici, & je
ra pas de la

que vous
ma cham-
eront avec

pendard
lle s'ima-





SCENE II.

M^e PATIN, LISETTE.M^e PATIN.

LE Chevalier n'est point encore venu, Lisette? N'a-t-il point envoyé?

LISETTE.

Non, Madame.

M^e PATIN.

Je suis dans une étrange impatience.

LISETTE.

Il n'est pas temps de vous impatienter encore, Madame. Neuf heures viennent de sonner, & vous avez fait dire à Monsieur le Chevalier de ne venir ici qu'à dix.

M^e PATIN.

Ce vilain Monsieur Serrefort est cause de cela: sans cet animal le Chevalier seroit ici à l'heure qu'il est, & il n'auroit pas le temps de me faire quelque perfidie.

LISETTE.

Oh par ma foy, Madame, je ne m'accommoderois gueres pour moy d'un homme comme Monsieur le Chevalier, qu'il faudroit garder à vûë. Eh mort de ma vie, vous êtes toujours sur des épines.

M^e PATIN.

Quand nous serons une fois mariez, Lisette, je ne craindrai pas tant: mais jusques-là le Chevalier me paroît si aimable, que je meurs de peur qu'on ne me l'enleve.

LISETTE *bas.*

Le beau joyau pour en être si fort éprise!

A LA MODE. 159

M^e PATIN.

N'a-t-on point eu de nouvelles de ma niece ?

L I S E T T E.

Non, Madame.

M^e PATIN.

Je voudrois bien qu'elle fût ici avec son
amant, & qu'on les pût marier aussi cette nuit.

L I S E T T E.

Oui, Madame ?

M^e PATIN.

Oui vraiment, & je ne sçai ce qui me fera le
plus de plaisir, d'épouser le Chevalier, ou de
desesperer Monsieur Serrefort.

L I S E T T E.

La bonne personne !

M^e PATIN.

Il se mangeroit les pouces de rage. Mais qu'est-
ce que ceci ? la Baronne à l'heure qu'il est ! Eh,
grand Dieu, n'en ferai-je jamais défaire ?



S C E N E III.

LA BARONNE, M^e PATIN,
L I S E T T E, J A S M I N.

LA BARONNE.

B On soir, Madame.

M^e PATIN.

Madame, je suis votre servante.

L I S E T T E *bas.*

Bon, voici déjà la Baronne.

LA BARONNE.

Vous voila bien seule, Madame, & où est
donc Monsieur le Chevalier ?



M^e PATIN.

Monsieur le Chevalier, Madame? Monsieur le Chevalier n'est pas toujours chez moy, & si c'est lui que vous cherchez. . . .

LA BARONNE.

Non pas, Madame, & ce n'est qu'à vous que j'ai affaire.

M^e PATIN.

Au moins, Madame, il n'est pas heure de solliciter.

LA BARONNE.

Oh vraiment, ma pauvre Madame, ce ne sont pas mes procès qui m'occupent à present, & j'ai bien autre chose en tête. Oh ça, ça, détalez s'il vous plaît, mamie, & allez voir là-dehors si j'y suis.

M^e PATIN.

Comment donc, que veut-elle dire? Lifette, ne me quittez pas.

LA BARONNE.

Poltronne, vous avez peur.

M^e PATIN.

Quel est votre dessein, Madame?

LA BARONNE.

Approchez, Jasmin, approchez.

M^e PATIN.

Ah, bons Dieux des épées, Madame, venez-vous ici pour m'assaffiner?

L I S E T T E.

Vraiment, cela passe la raillerie, Madame.

LA BARONNE.

Otez-vous de là, vous mamie, que je ne vous donne sur les oreilles. Et vous, Madame, choisissez de ces deux épées laquelle vous voulez.

M^e PATIN.

Moy, Madame, prendre une épée! Et pour quoy, s'il vous plaît?

A LA MODE.

161

LA BARONNE.

Pour me tuer, si vous le pouvez.

M^e PATIN.

Moy? Je ne veux tuer personne.

LA BARONNE.

Mais je vous veux tuer, moy.

M^e PATIN.

Eh bon Dieu que vous ai-je fait pour vous donner de si méchantes intentions?

LA BARONNE.

Ce que vous m'avez fait, Madame, ce que vous m'avez fait?

M^e PATIN.

Lisette, prenez garde à moy.

L I S E T T E.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Allons, allons; point tant de raisonnement, ma bonne amie. Vous m'enlevez le Chevalier, il est à moy ce Chevalier, aussi bien que mon moulin, & c'est une grace que je vous fais de vouloir bien voir à qui il demeurera.

M^e PATIN.

Quoy, Madame, c'est Monsieur le Chevalier qui vous fait tourner la cervelle?

LA BARONNE.

Oui, Madame, & il faut me le ceder ou mourir.

L I S E T T E.

Voilà une vigoureuse femme au moins.

LA BARONNE.

Voyez, renoncez à toutes les prétentions que vous avez sur lui, & je vous donne la vie.

M^e PATIN.

Quelle étrange femme, Lisette, & comment pouvoir m'en débarasser?

LA BARONNE.

Oh jour de Dieu, c'est trop barguigner. Allons, Madame, point de quartier.



M^e PATIN.

Ah, je suis morte. Au voleur, à l'aide, on m'affassine.

L I S E T T E.

Madame, vous n'y songez pas. Grace, grace, Madame.

L A B A R O N N E.

Ame basse!

M^e PATIN.

Hola Jasmin, la Brie, la Fleur, la Jonquille, la Pensée, mes Laquais, mon Portier, mon Cocher, hola.

L I S E T T E.

Eh paix, Madame, quel vacarme faites-vous là ?

L E C O C H E R.

Qu'est-ce qui gnia, Madame ? morguenne à qui en a-vous ? comme vous gueulez ?

M^e PATIN.

Ah mes enfans, jettez-moy Madame par les fenêtres, je vous en prie.

L A B A R O N N E.

Merci de ma vie, le premier qui avance je lui donnerai de ces deux épées dans le ventre.

M^e PATIN.

Et bien là, Madame la Baronne, descendez par la montée, on vous le permet : mais dépêchez-vous.

L A B A R O N N E.

Malheureuse petite Bourgeoise ! refuser l'honneur de se mesurer avec une Baronne.

L I S E T T E.

Ne faites pas de bruit davantage, Madame.

L A B A R O N N E.

Elle veut devenir femme de qualité, & elle n'oseroit tirer l'épée. Merci de ma vie, je m'en vais chercher le Chevalier, & s'il ne

A
change de se
aura affaire.

Eh Madam

S C

M^e P A

E H laif
mieux
pas qu'elle

Vous av
vous & m
ne-là ne v

Va, va,
le Chevalie
couvert de
est furieuse
si je n'avo
auroit fait

Je le c
bien, Ma
dangereux
tonne que

J'ai eu

On en

Et je n

change de sentiment, ce sera moy à qui il aura affaire.

L I S E T T E.

Eh Madame.



S C E N E I V.

M^e P A T I N , L I S E T T E.

M^e P A T I N.

EH laisse-la faire, Lisette; j'aime bien mieux qu'elle aille le chercher, que non pas qu'elle l'attende chez moy.

L I S E T T E.

Vous avez raison: mais Madame, entre vous & moy, je crains bien que cette Baronne-là ne vous jouë quelque mauvais tour.

M^e P A T I N.

Va, va, il n'y a rien à craindre, & quand le Chevalier sera mon mari, il me mettra à couvert des emportemens de cette folle. Elle est furieusement emportée, oui; & je crois que si je n'avois pas appellé du secours, elle nous auroit fait un mauvais parti à l'une & à l'autre.

L I S E T T E.

Je le crois bien vraiment. Et sçavez-vous bien, Madame, qu'il n'y a rien au monde de si dangereux qu'une vieille amoureuse? Je m'étonne que vous ayez été si pacifique.

M^e P A T I N.

J'ai eu peur d'abord, je te l'avoué.

L I S E T T E.

On en auroit à moins.

M^e P A T I N.

Et je n'en suis pas encore bien remise.

IER
eur, à l'aide
s. Grace, qu
E.
ur, la Jo
moa Portie
carne faire
! morguen
guezuez?
dame par l
qui avance
ans le ven
ne, descende
met: mais de
E.
dise! refuse
e Baronne.
rage, Mad
alité, & ell
ma vie, je
r, & s'il m



SCENE V.

M^e PATIN, LUCILE,
LISETTE.

LUCILE.

A H ma tante, je viens d'avoir une belle
frayeur.

M^e PATIN à *Lisette*.

Elle a rencontré la Baronne.

LUCILE.

Je viens implorer vôtre protection, ma tante, & vous demander un azyle contre la violence & les injustices de mon pere.

M^e PATIN.

Comment donc, ma niece, que vous a-t-il fait ?

LISETTE *bas*.

Qu'est-ce que ceci ?

LUCILE.

Ah ma tante, qu'on est malheureuse d'être
fille d'un pere comme celui-là !

M^e PATIN.

Mais encore, qu'y a-t-il de nouveau ? qu'est-il arrivé ?

LUCILE.

Eh ne le devinez-vous pas, ma tante ? Il a
trouvé au logis ce Monsieur qui m'aime : Mar-
ton, la fille de chambre de ma mere, l'avoit
fait entrer par la porte du jardin.

M^e PATIN.

Eh bien, ma niece, qu'a fait vôtre pere ?

LUCILE.

Il m'a donné deux soufflets, ma tante, & il

a traité ce pauvre garçon de la maniere la plus incivile.

L I S E T T E.

Cela est bien malhonnête.

M^e P A T I N.

Il ne l'a pas frapé peut-être ?

L U C I L E.

Je crois qu'il n'a pas osé : mais ce qui me fâche le plus, c'est que mon pere m'a donné ces deux soufflets devant lui.

M^e P A T I N.

Le brutal.

L U C I L E.

Cela me tient au cœur, voyez-vous, & j'ai bien resolu de m'en vanger.

M^e P A T I N.

Et bien, ma niece, qu'est-ce que je puis faire pour vous ?

L U C I L E.

J'aurois besoin d'un bon conseil, ma tante.

M^e P A T I N.

Mais encore ?

L U C I L E.

Ce Monsieur m'a prié de trouver bon qu'il m'enlevât : conseillez-moy d'y consentir, ma tante, vous ne me sçauriez faire plus de plaisir.

M^e P A T I N.

Si je vous le conseillerai, ma niece ? Il ne faut pas manquer cette affaire faite de resolution. Où est-il à present ?

L U C I L E.

Il est allé prendre deux mille pistoles chez son Intendant, & il doit se rendre dans son carrosse à la Place des Victoires, où j'ai laissé Marton pour l'attendre, & pour me venir dire quand il y sera.

L I S E T T E *bas.*

La partie n'est pas mal liée : mais il ne fera

pourtant pas difficile à Monsieur Serrefort de
la rompre.

M^e PATIN.

Voici ce qu'il y a à faire, ma niece. Dès
que vôtre amant sera au rendez-vous, il faut
qu'il vienne ici, je serai bien aise de le voir ;
je ferai mettre six chevaux à mon carosse, &
vous irez ensemble à une maison de campagne
où je répondrois bien qu'on n'ira pas vous cher-
cher.

LUCILE.

Ah, ma bonne tante, que je vous ai d'obli-
gation ! mais il faudroit envoyer quelqu'un dire
à Marton de l'amener.

M^e PATIN.

Envoyez-y un laquais, Lisette.

LISETTE.

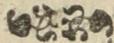
Oui, Madame. *Bas.* Je vais l'envoyer chez
Monsieur Migaud, la fête ne seroit pas bonne
sans lui.

LUCILE.

Au moins ma tante, ce n'est que par vôtre
conseil que je me laisse enlever, & je me gar-
derois bien de m'engager dans une démarche
comme celle-la, si vous n'étiez la premiere à
l'approuver.

M^e PATIN.

Allez, allez, quand vous ne prendrez que de
mes leçons, vous n'aurez rien à vous reprocher,





SCENE VI.

LE CHEVALIER, CRISPIN,
M^e PATIN, LUCILE.

LE CHEVALIER à *Crispin*.

Si tôt que j'aurai les mille pistoles je ne ferai pas grand séjour chez Madame Patin.

LUCILE au Chevalier.

Ah Monsieur, vous voilà. Qui vous a déjà dit que j'étois ici ?

LE CHEVALIER.

Ah, Crispin, quel incident ! c'est ma petite brune.

CRISPIN.

Comment morbleu, la petite brune ?

LUCILE.

Voilà ma tante, Monsieur, dont je vous ai toujours dit tant de bien.

LE CHEVALIER.

Sa tante ?

CRISPIN.

Haye, haye, haye, ceci ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, j'ai l'honneur...

M^e PATIN.

Qu'est-ce que cela signifie, ma niece ?

LUCILE.

Monsieur est la personne dont je vous ai parlé.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, j'avois prié Mademoiselle votre niece de...



M^e PATIN.

Quoy, Monsieur ? il est donc vrai que vous êtes le plus fourbe de tous les hommes ?

LUCILE.

Ah, ma tante, que dites-vous-là ? vous me trahissez, ma tante : vous me dites de le faire venir, & vous le querellez quand il est venu.

M^e PATIN.

Ah ma pauvre niece, quelle aventure !

LE CHEVALIER.

Crispin.

CRISPIN.

L'affaire est épineuse.

LUCILE.

Je n'y comprends rien, ma tante, en vérité.

M^e PATIN.

Scelerat.

LUCILE.

Mais ma tante...

CRISPIN.

Sortons d'ici, Monsieur, c'est le plus seur.

M^e PATIN.

Voir constamment disposer toutes choses pour m'épouser, & se proposer le même jour d'enlever ma niece !

LUCILE.

Quoy, ma tante...

M^e PATIN.

Oui, mon enfant, voilà l'oncle que je vou-
lois vous donner.

LUCILE.

Ah perfide.

CRISPIN.

Monsieur, encore une fois, sortons.

LE CHEVALIER.

Tais-toy.

CRISPIN.

Oh parbleu, je voudrois bien pour la ra-
reté

tété du fa

Que vou
vouloir troPourquo
pour l'obj

Réponde

Parle, y

Et que
Mefdame
diabes, j
vous voy
au pied d
vous l'in
rencontr

Tu cro

Je ne pl
porte, &
Pouvois
Mademo
niece ?

Diabl
pris d'a

Si voi
vous ser
tre, & r
ciffemen

Et ser
ferions

Tom

teté du fait qu'il se tirât d'intrigue.

LUCILE.

Que vous avois-je fait, Monsieur, pour me vouloir tromper si cruellement?

M^e PATIN.

Pourquoy nous choisissiois-tu l'une & l'autre pour l'objet de tes perfidies?

LUCILE.

Répondez, Monsieur, répondez.

M^e PATIN.

Parle, parle, perfide.

LE CHEVALIER.

Et que diantre voulez-vous que je vous dise, Mesdames? Quand je me donnerois à tous les diables, pourrois-je vous persuader que ce que vous voyez n'est pas? Mais à prendre les choses au pied de la lettre, suis-je si coupable que vous vous l'imaginez, & est-ce ma faute si nous nous rencontrons tous trois ici?

M^e PATIN.

Tu crois tourner cette affaire en plaisanterie.

LE CHEVALIER.

Je ne plaisante point, Madame, le diable m'emporte, & je vous parle du plus grand serieux. Pouvois-je deviner que vous êtes la tante de Mademoiselle, & que Mademoiselle est vôtre niece?

CRISPIN.

Diable, si nous avions sçû cela, nous aurions pris d'autres mesures.

LE CHEVALIER.

Si vous ne vous étiez point connus, vous ne vous seriez point fait de confidence l'une à l'autre, & nous n'aurions point à present l'éclaircissement qui vous met si fort en colere.

LUCILE.

Et seriez-vous pour cela moins coupable? en serions-nous moins trompées? & pouvez-vous

Tome I.

H

jamais vous laver d'un procédé si mal-honnête ?

LE CHEVALIER.

Mettez-vous à ma place, de grace, & voyez si j'ai tort. J'ai de la qualité, de l'ambition, & peu de bien; une veuve des plus aimables, & qui m'aime tendrement, me tend les bras: irai-je faire le Heros de Roman, & refuserai-je quarante mille livres de rente qu'elle me jette à la tête ?

M. PATIN.

Et pourquoy donc perfide, puisque tu trouves avec moy tous ces avantages, deviens-tu amoureux de ma niece ?

LE CHEVALIER.

Oh pour cela, Madame, regardez-la bien: sa vûë vous en dira plus que je ne pourrois vous en dire.

CRISPIN.

Je commence à croire qu'il en sortira à son honneur. Quand les Dames querellent long-temps elles ont envie de se raccommo-der.

LE CHEVALIER.

Je trouve en mon chemin une jeune personne toutes des plus belles & des mieux faites, je ne lui suis pas indifférent: peut-on être insensible, Madame, & se trouve-t-il des cœurs dans le monde qui puissent résister à tant de charmes ?

CRISPIN.

Il aura raison à la fin.

M^e PATIN à *Lucile*.

Ah petite coquette, ce sont vos minauderies qui m'ont enlevé le cœur du Chevalier, je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LUCILE.

Oui, ma tante: il n'aimeroit que moy, sans vos quarante mille livres de rente. C'est moy qui ne vous le pardonnerai pas.

Oh, Me
ter pour
m'aimiez
que celle
der, fasse
à l'autre. J
m'aura poi

Je t'aime
rois mieux
voir jama

Je desie
que je vo
de ma tan

Voilà l'

Ah, ma

Cachez

M^r SE
LU

S
N On
vou
seur, c'
que vous

LE CHEVALIER.

Oh, Mesdames, il ne faut point vous broüiller pour une bagatelle, & s'il est vrai que vous m'aimiez autant qu'il m'est doux de le croire, que celle qui a le plus d'envie de me le persuader, fasse un effort sur elle-même, & me cede à l'autre. Je vous assure que l'infortunée qui ne m'aura point, ne sera pas la plus malheureuse.

M^e PATIN.

Je t'aime à la fureur, scelerat: mais j'aimerois mieux que ma niece fût morte, que de la voir jamais à toy.

LUCILE.

Je defie tout le monde ensemble d'aimer autant que je vous aime: mais pour vous voir le mari de ma tante, c'est ce que je ne souffrirai jamais.

CRISPIN.

Voilà l'affaire dans sa crise.

LUCILE.

Ah, ma tante, voila mon pere que j'entens.

M^e PATIN.

Cachez-vous vite, Monsieur le Chevalier.



SCENE VII.

M^r SERREFORT, M^e PATIN,
LUCILE, LE CHEVALIER,
CRISPIN.

SERREFORT *au Chevalier.*

N On, non, Monsieur, il n'est pas besoin de vous cacher. Ah, ah, Madame ma belle-sœur, c'est donc là ce Monsieur le Chevalier que vous voulez épouser?

H ij

IER
lé si mal-honnê-

IER.
e-grace, & voyez
, de l'ambition,
plus aimables, &c
d les bras: irai-
e fuserai-je qua-
le me jette à la

uisque tu trou-
ges, deviens-tu

ER.
gardez-la bien:
ne pourrois vous

n sortira à son
eressent long-
ommoder.

ER.
jeune personne
eux faites, je m
n être insensible
es cœurs dans le
ant de charmes?

ucile.
nt vos minaudes-
du Chevalier, je
vie.

t que moy, sans
te. C'est moy qui

LE CHEVALIER

M^e PATIN.

Oui, Monsieur, & c'est ce même Chevalier que Mademoiselle votre fille court aux Tuilleries, & qui sans moy seroit peut-être votre gendre à l'heure qu'il est.

SERREFORT.

Que vois-je ? c'est le même homme que j'ai trouvé chez moy.

LE CHEVALIER.

Nous sommes heureux à nous rencontrer comme vous voyez.

SERREFORT.

Quoy, Monsieur, en même jour vouloir épouser ma sœur & ma fille ? C'est avoir bien la rage d'épouser pour me persecuter.

LE CHEVALIER.

Moy, Monsieur, au contraire ; & pour vous faire voir que je veux être de vos amis, avantagez de ces deux Dames celle que vous haïssez le plus, & j'en ferai ma femme tout aussitot.

SERREFORT.

Qu'est-ce à dire cela ? Oh je ne prétens pas que vous épousiez ni l'une ni l'autre,



S C

M^e MIGAM^e PAT

LUC

M^e M

UN de
m'ave
me vouliez
point perdu

Oui, M
ait deviné
propos po

Comm

Voila
je vous ép
sieur vôt

Ah,
de plaisir

C'est
& ma fil
resister à

Dans
ferai tou

M
Tu n'



SCENE VIII.

M^r MIGAUD, M^r SERREFORT,
M^c PATIN, LE CHEVALIER,
LUCILE, CRISPIN.

M^r MIGAUD à Madame Patin.

UN de vos laquais, Madame, vient de
m'avertir avec empressement que vous
me vouliez parler de quelque chose, je n'ai
point perdu de temps.

M^c PATIN.

Oui, Monsieur, il semble que mon laquais
ait deviné ma pensée, & vous venez tout à
propos pour profiter de mon dépit.

M^r MIGAUD.

Comment donc, Madame?

M^c PATIN.

Voilà ma main, Monsieur, & dès demain
je vous épouse, pourvû qu'en même temps Mon-
sieur vôtre fils épouse ma niece.

M^r MIGAUD.

Ah, Madame, que cette condition me fait
de plaisir.

SERREFORT.

C'est moy qui vous répons de cet article,
& ma fille, je crois, n'aura pas l'audace de
résister à mes volontez.

LUCILE.

Dans le desespoir où je suis, mon pere, je
ferai tout ce que vous voudrez.

M^c PATIN au Chevalier.

Tu n'épouseras pas ma niece, perfide.

Hij

174 LE CHEVAL. A LA MODE.
LUCILE *au Chevalier.*

Vous ne ferez jamais le mari de ma tante,
pourtant.

CRISPIN.

Adieu donc, Mesdames, jusqu'au revoir.
Hé bien, Monsieur, ne ferez-vous pas quel-
que petit air sur cette aventure-là ? Une chan-
son à propos racommode quelquefois bien les
choses, comme vous sçavez.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que les mille pistoles de Madame
Patin que je regrette en tout ceci. Allons re-
trouver la Baronne, & continuons de la mé-
nager jusqu'à ce qu'il me vienne quelque meil-
leure fortune.

FIN.

LA MODÉ.

Chevalier.

Le mari de ma tante.

N.

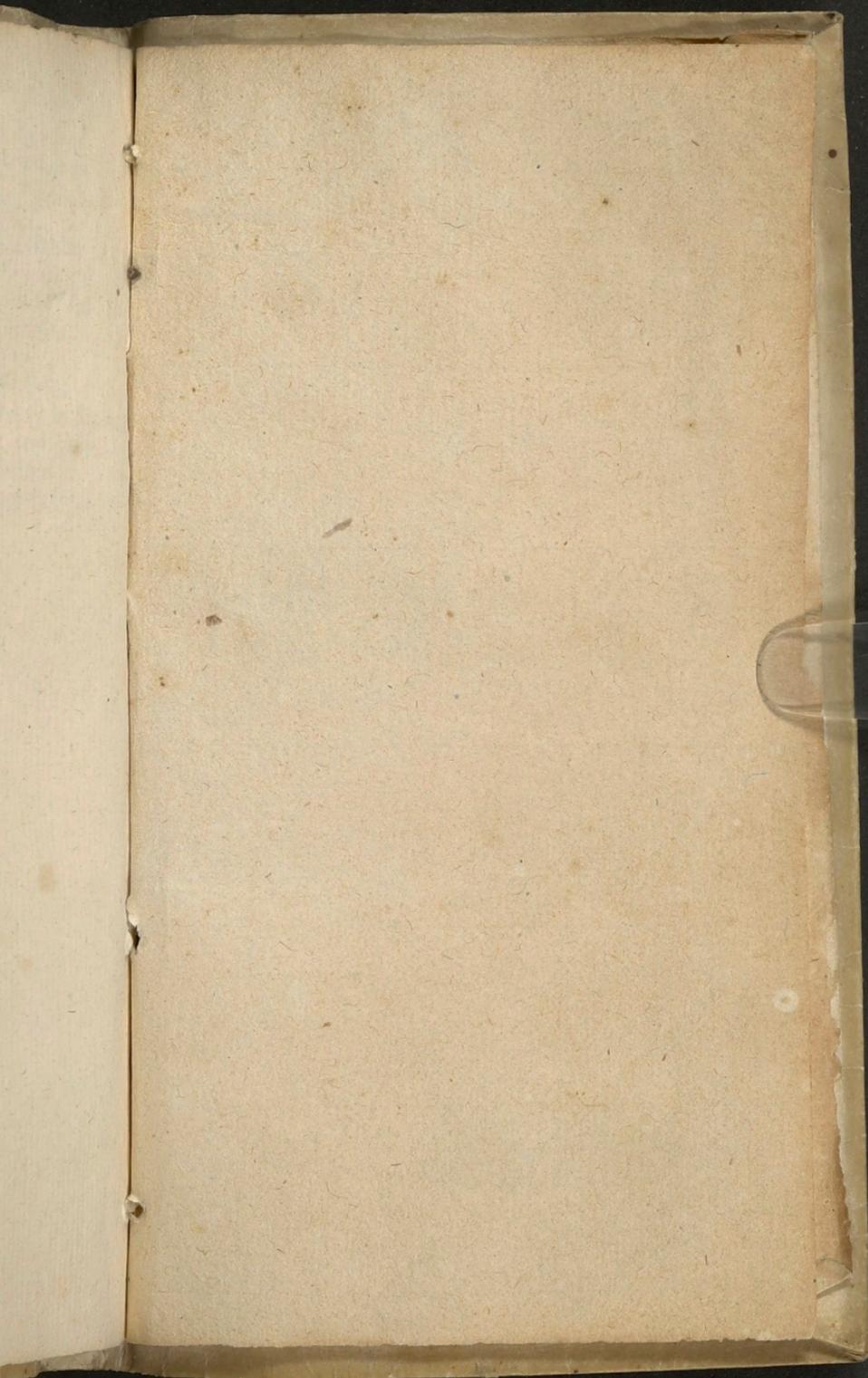
, jusqu'au revoir.
ez- vous pas que-
ire-là ? Une chât-
quelquefois bien b-

I E R.

stoles de Madam
t ceci. Allons re-
tinuons de la mé-
nne quelque moi-







112207



12207

AB: 12207

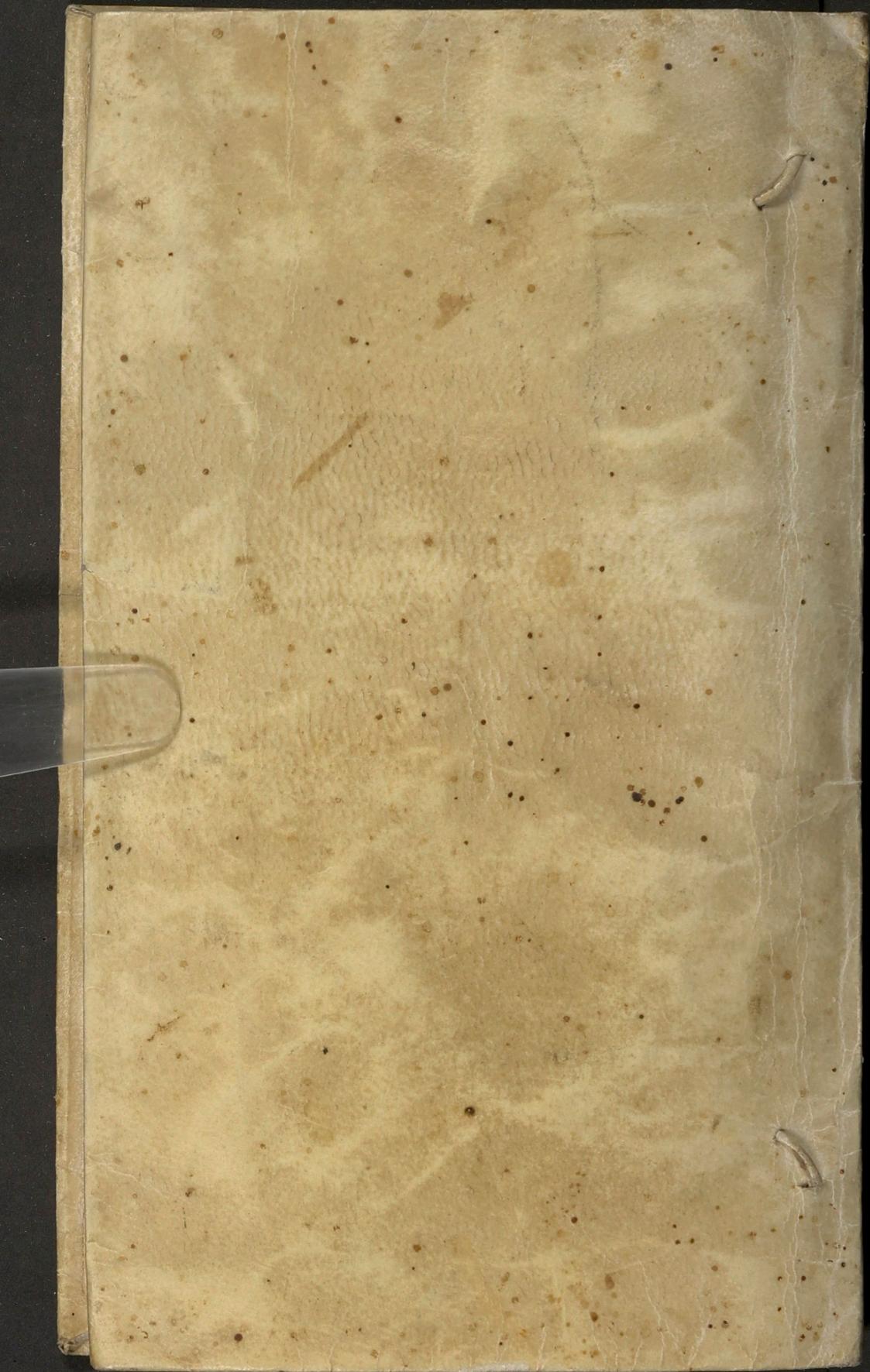
S

ULB Halle

3

008 865 167





LE
CHEVALIER
A LA MODE.
COMEDIE.

Par Monsieur DANCOURT



A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, à la Descente
du Pont Neuf, sur le Quay des grands
Augustins, à l'Image S. Louis.

M. DCC. X.

Avec Approbation, & Privilège du Roy.

